

SHANGHAI, UNE EXPLORATION VISUELLE

Philippe HAERINGER

Institut de Recherche pour le Développement (IRD), Paris,
et Université Paris X-Nanterre
phildanh@club-internet.fr

Le texte qui suit a le statut incertain d'une expérience. Il aurait pu n'être que la transcription d'un exercice oral: le commentaire d'une projection de diapos. Mais en l'absence de ces diapos, au nombre de quelques centaines, et que les planches qui précèdent ne sauraient représenter, il a bien fallu donner au commentaire la transparence des images. Donc ajouter des mots aux mots. Des mots visuels.

Toutefois, des images en mots ne sauraient avoir l'autonomie d'une image tout court. Le discours d'une image tout court peut rester implicite, non déclaré, non justiciable. Celui d'une image en mots, en revanche, dévoile explicitement ses affiliations, et oblige davantage à dérouler ses tenants et aboutissants. Ce texte a donc encore pris du poids, s'écartant d'autant de la bande son.

Cependant, en dépit de ces deux passe-droit — la fiction des images en mots et quelques digressions didactiques² — l'intention première demeure. Il s'agit bien d'une exploration de ville³.

Une énergie singulière

Tout, ou presque tout, dans cette ville d'une quinzaine de millions d'habitants, paraît appelé à déménager dans les toutes prochaines années, si cela n'a pas déjà été fait au cours des toutes dernières. Imaginons la région Ile-de-France devant un tel programme! Mais il ne s'agit pas seulement de déménagement, il s'agit aussi de création, dont l'ampleur révèle une force, une énergie, une impatience, qui ne peuvent s'expliquer que par une convergence exceptionnelle d'influx. C'est comme si, soudain, tout devenait possible en dépit de — ou grâce à — un trop long immobilisme d'un côté, une trop longue contention de l'autre, du côté des

acteurs du grand large, qui guettaient en rongant leur frein. Cependant, comme chaque fois qu'une révolution bouleverse un paysage, on est étonné après l'orage que tant de choses aient pu survivre, perdurer, aussi bien de bonnes vieilles valeurs que de lourdes pesanteurs. Et puis Thermidor arrive. La révolution met de l'eau dans son vin et s'épuise peu à peu, ou bien se règle sur un tempo qui lui permettra, sur le long terme, de consolider un acquis qu'on ne lui disputera plus.

Ces dernières phrases, qui auraient pu s'appliquer à la révolution maoïste et au tournant thermidorien de Deng (après la « terreur » des années 1966-1976), se rapportent ici à une révolution qui ne dit pas son nom, celle de l'ouverture au capital international, aux cultures et au consumérisme occidentaux, mais surtout à la compétition et aux défis mondiaux. Les deux révolutions se sont télescopées, la dernière phase de l'une lançant sans délai la seconde, qui va suivre la même courbe. Après le temps des grandes révisions et des premiers projets (les années 80), après celui du paroxysme des chantiers (les années 90), qui s'apparente à une phase de « terreur » par l'ampleur et la soudaineté des destructions et des déplacements de population, il est possible que le nouveau grand dessein de Shanghai soit déjà parvenu au point de l'inflexion thermidorienne. Ou que cette inflexion se profile dans le schéma directeur en préparation, qui envisage l'horizon 2020. Divers signes montrent, par exemple, une conscientisation montante en matière de conservation patrimoniale et identitaire⁴, une volonté d'ajustement des programmes de logements et de relogement, ou de modération de la verticalisation. On voit aussi une évolution sur des sujets tels que la protection sociale, la moralisation des procédures de transfert des populations, la transparence et la clarification des règles, d'autres encore. Plus globalement, il est de plus en plus perceptible que, derrière la

1. Chacune des journées du séminaire « La diversité citadine » fut en effet introduite par une projection de l'auteur, dont l'ambition était de faire entrer les participants dans la ville étudiée, de leur en donner une expérience « sensible » et globale avant que des interventions plus pointues ne spécialisent les débats et les théorisent. Ce parcours de découverte partagée, restituant l'exploration à laquelle l'auteur s'était lui-même astreint préalablement à l'organisation de chacune de ces journées (comme d'une trentaine d'autres journées conçues sur le même principe depuis 1988, notamment dans le cadre du groupe « Mégapoles »), permettait aussi, chemin faisant, un repérage thématique et sémiologique.

2. Digressions et mini-dossiers tirés du traditionnel carnet de notes de « l'explorateur ».

3. Une exploration finalement écourtée, ici, pour une raison de volume. On n'ira pas au-delà de la reconnaissance des formes essentielles du système résidentiel, et des questions qui leur sont directement liées. Le récit s'arrêtera aux portes du territoire municipal, sacrifiant les campagnes et les villes avoisinantes (voir cependant, en fin de volume, notre comparaison Moscou/Shanghai). C'est dans le même souci de ne pas alourdir le présent recueil que les « explorations » de Moscou et de Hongkong n'y ont pas été incluses.

4. Cf. dans ce même volume: Natalie Delande, « Reconvertir le centre ville de la métropole shanghaienne, le défi des politiques de sauvegarde patrimoniale ».

recherche d'une performance pointue⁵, qui consiste à faire accéder Shanghai au rang de ville mondiale — une dignité à laquelle elle a déjà goûté dans les années 30 — un projet « domestique » soit également à l'ordre du jour.

On ne peut vraiment s'en étonner au moins pour deux raisons. La première est que, quoi qu'on dise de la malléabilité des habitants de ce pays, un tel bouleversement de leur espace de vie ne peut aller sans un minimum d'adhésion. Il convient donc de construire la ville pour eux aussi. La seconde raison est que de très graves dossiers environnementaux, comme la pollution des eaux, la pollution de l'air, le traitement des déchets, s'imposent d'eux-mêmes, et sont effectivement pris à bras-le-corps (cf. encadré 6). Mais les « bonnes intentions » vont manifestement au-delà de cette figure imposée. Le souci de réintroduire le végétal à tous les niveaux de la composition urbaine en porte témoignage.

Le parcours visuel que nous allons faire n'instruira pas les dossiers de Shanghai. A peine nous conduira-t-il à en retrouver quelques-uns, seulement pour mettre en perspective les images recueillies et les rencontres du hasard. Mais cette découverte aléatoire, conduite en quelques semaines entre l'été et l'automne chinois (en 1999), où le hasard n'aura été guidé que par quelques choix raisonnés (et surtout par la compagnie amicale et complice de Xiaoyun Yu, étudiante en lettres modernes), cette exploration a d'autres ambitions. En nous obligeant à regarder les objets de la ville comme ils viennent, et les gens comme on les croise, elle nous donne une chance de lire entre les lignes du « miracle » shanghaiën. Et de sortir des statistiques du « grand déménagement ».

Yu du fleuve

Si l'on peut parler de « grand déménagement », c'est surtout en pensant à ce qui se passe dans la ville historique. Mais il faut désormais, devant l'ampleur des changements, étendre cette notion de ville historique à l'ensemble de la ville telle qu'elle existait avant son réveil des années 80/90. Il s'agit globalement de *Puxi*, c'est-à-dire de la rive ouest du fleuve Huangpu. Cependant, le scénario se complète de ce qu'il advient de la rive est, *Pudong*. Tandis qu'on renouvelle tout

Shanghai à l'ouest, on en construit un autre à l'est, sur des terres qui, jusque-là, n'étaient que faiblement ou médiocrement occupées.

Il y a seulement dix ans, au cours d'une semblable journée déjà consacrée à Shanghai⁶, les communications n'avaient fait que mentionner ce projet de Pudong. Il apparaissait tellement ambitieux, s'appliquant à une ville qui stagnait depuis un demi-siècle, et devant prendre place sur une rive marécageuse qu'aucun pont n'avait jamais reliée à Puxi, que personne n'y croyait tout à fait. Il allait grossir, pensait-on, la liste mondiale des rêves démiurgiques déçus. D'ailleurs, ne s'agissait-il pas, déjà, d'une vieille lune, d'un projet ayant connu des versions sans lendemain dès les années 50? En réalité, sous son surnom officiel de « Tête du dragon », Pudong annonçait davantage qu'un projet urbain⁷. Le corps du dragon n'était autre que la vallée du Long Fleuve, la vallée de la Chine du centre et de la terre rouge, la vallée du Yangzi. Pudong devait être l'aboutissement d'une ambition nationale comprenant d'autres projets de grande envergure, comme le barrage des Trois Gorges. Aujourd'hui, il ne faut pas moins de deux heures de croisière sur le « petit » fleuve Huangpu pour dérouler toute la magnificence de ce nouveau front urbain, surgi du néant en une poignée d'années.

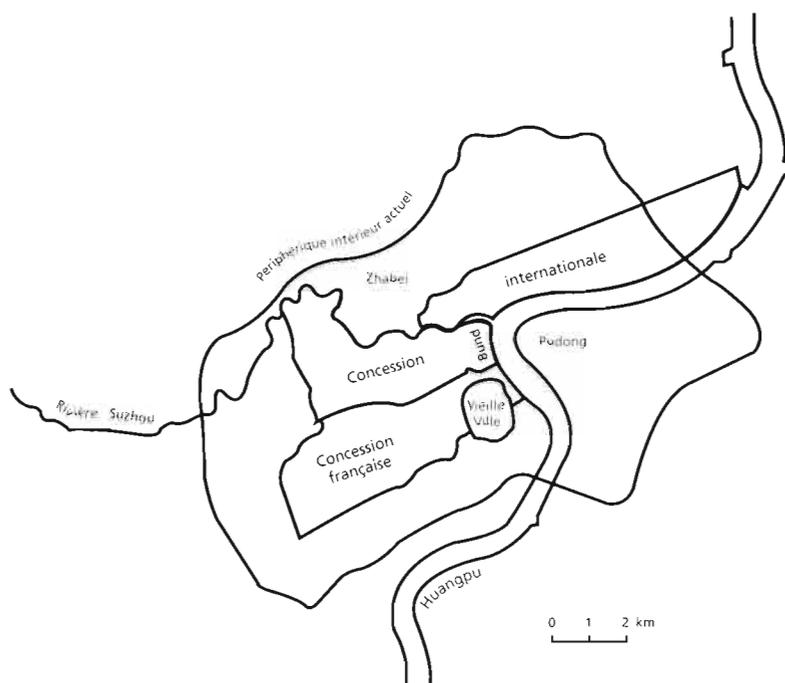
Ce front se veut décor emblématique, répondant, avec les armes architecturales d'aujourd'hui, à la démonstration moderniste du « *Bund* », façon années 20 et 30, qui lui fait face. Le *Bund* est l'ancien nom attribué au front rive ouest du Shanghai des Concessions. Il a conservé sa silhouette triomphale, symbolique de l'âge d'or — et pourtant finissant — d'un régime semi-colonial fondé au milieu du XIXe siècle. Il ne culmine cependant qu'à une quinzaine d'étages, mais en bonnes pierres. Le nouvel âge d'or, annoncé par Pudong sur l'autre rive, se signale dès aujourd'hui par la « Perle de l'Orient », une tour de télévision de 483 mètres de haut conçue pour recevoir des millions de touristes (deux millions en 1998) dans ses énormes sphères. Parmi les nombreuses tours de verre et d'acier qui l'entourent, la tour *Jin Mao* (420 mètres, 85 étages), mi-bureaux, mi-hôtel, offre un profil tout en finesse. Mais le futur *World Financial Center*, en voie d'achèvement, la coiffera avec ses 452 mètres et l'originalité de sa forme en porte-clé ou, si l'on veut, en décapsuleur.

5. Cf. dans ce même volume: Eric Baye, « De la ville chinoise à la cité mondiale. Le développement des infrastructures à Shanghai à l'orée du XXIe siècle »

6. Séminaire « mégapoles » (ORSTOM/IFU/Ecole d'Architecture de Belleville), sous la direction de Ph. Haeringer, journée « Shanghai. Du collectif privé au collectivisme. Aller et retour », 1990.

7. Jack F. Williams, « La tête du dragon, Pudong, Shanghai et la Chine vers le XXIe siècle », in *Les métropoles chinoises au XXIe siècle*, Ch. Elkanriot éd., Editions Arguments, 1995. Voir aussi, dans le présent volume, l'article de Eric Baye.

Les concessions étrangères à Shanghai en 1920



Source : Ph. Haeringer

Derrière ce rideau de verre, diverses zones spéciales de développement s'organisent. Et tout d'abord, dans la boucle que le Huangpu dessine ici, le futur quartier d'affaires de Lujiazui, prolongé par une zone administrative et culturelle, puis par un espace résidentiel. Dans l'immense Pudong New Area (*Pudong Xinqu*), qui s'étend sur plus de 500 kilomètres carrés, on trouve encore une zone réservée à la haute technologie, une autre aux industries d'exportation, une troisième au libre échange, jouxtant un projet portuaire de même vocation, enfin un nouvel aéroport international flanqué d'une zone touristique, celle-ci tournée vers l'estuaire du Yangzi et la mer.

De même que le Bosphore, qui ne connut son premier pont, puis un deuxième, que dans cette fin de siècle marquée par l'expansion mégapolitaine d'Istanbul, le fleuve Huangpu se vit enjambé pour la première fois, coup sur coup (en 1991 et 1994), par deux splendides ponts haubanés. Placés en amont et en aval, ils assurent le passage d'un premier périphérique, dit intérieur, construit sur piliers, et qui embrasse à la fois le vieux Puxi et le centre de Pudong. Dans l'axe des deux hypercentres, deux tunnels autoroutiers et une ligne de métro complètent, pour l'instant, la mise en relation des deux rives. Cet effort de franchissement fut évidemment la première étape de la conquête de Pudong.

Comme la Tamise, et malgré une largeur de près de 500 mètres, le Huangpu ne vient pas de loin. Mais il

se gorge des eaux du delta et constitue, aujourd'hui encore, la principale source d'approvisionnement en eau de Shanghai. En réalité, le Huangpu tient moins du fleuve que du canal. Il s'agit d'un ouvrage de drainage réalisé, il y a plus de cinq siècles, à partir du détournement de rivières erratiques. Si l'on descend son cours, au milieu des activités portuaires anciennes et nouvelles, on débouche rapidement (au nord) sur l'immense estuaire du fleuve Yangzi, dont les rives opposées se perdent dans la brume. L'Océan n'est pas loin. Un détail, une énigme : aucun oiseau de mer n'est en vue ce jour-là, ni dans le sillage des nombreux bateaux de tous gabarits, ni sur les rives ou sur les toits de Shanghai. On verra que la ville vénère en cage tous les oiseaux que son ciel n'a pas. La pollution ou la capture suffisent-elles à expliquer cette surprenante absence ?

Le Huangpu est encore traversé, notamment dans sa partie portuaire et industrielle (ici dans le district — ou arrondissement — de Yangpu), par des bacs qui amènent et ramènent les travailleurs des deux rives. Voici une vue du petit matin. Dans le prolongement des embarcadères, des milliers de bicyclettes cadenasées témoignent de l'importance des flux.

Hors de ces embarcadères, l'accès au fleuve est en général interdit au piéton par un continuum d'enclos industriels ou techniques. Cela ne donne que plus de valeur au *Bund*, qui fut toujours apprécié en tant que boulevard de rive. Bien qu'il ait été transformé en une voie rapide aride (*Zhongshan donglu*), il reste ouvert au

badaud côté fleuve. Ses quais surélevés ont été aménagés en une promenade grand public, proposant des animations aux foules qui s'y pressent, notamment pendant les soirées d'été. Les désormais modestes mais solides « gratte-ciel » de pierre du début du XX^e siècle sont illuminés, comme pour donner le change à l'explosion électrique du front d'en face. A moins que ce ne soit l'inverse. Dans ce couloir de lumière, magnifié par son reflet dans les eaux noires, et, à l'occasion, par une lune généreuse (les couchers de soleil sont pour la rive opposée), les jeunes couples s'attardent volontiers, lascivement accoudés à l'épais parapet.

On verra que l'intégrité architecturale de la ville des Concessions est actuellement sacrifiée à la modernisation ambiante. La conservation et la restauration du Bund sont cependant acquis depuis longtemps. Seraient-elles un compromis, une « concession » faite à une page d'histoire officiellement honnie, mais à présent dépassée, voire copiée? Cet antique *skyline* serait-il accepté comme témoin de l'ancienneté des ambitions de Shanghai? Comme étalon pour mesurer le chemin parcouru? Ou plus simplement comme un atout culturel et touristique bien compris? ⁸. Il peut être également vu comme un gage de confiance offert aux investisseurs étrangers, à qui cette restauration est d'ailleurs confiée, voire imposée, à l'instar de celle du centre de Moscou.

Malgré la charge coloniale des lieux, Shanghai ne pourra sans doute jamais renoncer à cette silhouette mondialement connue et aujourd'hui classée. Cependant, hormis le côté spectaculaire du site, il semble que l'histoire et le nom même du Bund (dont la curieuse étymologie anglo-indienne renvoie à la boue qui caractérisait autrefois cette berge) restent à peu près inconnus des habitants de cette ville, ceux-là mêmes qui s'y précipitent pourtant. Par exemple tous les 31 décembre, afin d'y admirer les feux d'artifice de la nouvelle année occidentale.

Vu d'une « perle »

Du haut de la plateforme panoramique de la « Perle de l'Orient », la ville qui se déploie derrière le Bund laisse encore deviner le tissu horizontal et saturé qui caractérisait Puxi jusqu'à la fin des années 80. La verticalisation y est étrangère, en rupture brutale ou, si

l'on veut, en surimpression, comme si Pudong se reflétait sur Puxi. En cette fin d'après-midi, on distingue bien les rues principales de l'ancienne concession internationale, qui partent droit vers l'ouest, vers le soleil qui décline et leur donne une brillance presque aveuglante après la pluie. On pourrait croire qu'il s'agit encore des canaux auxquels elles ont succédé lorsque, comme dans le delta du Nil⁹, le système urbain épousa, plus ou moins, la structure foncière de cette campagne agricole gorgée d'eau. Elles ne sont pas tout à fait droites et plutôt étroites, même la principale, la rue de Nankin (*Nanjing lu*). Mais elles vont loin, vers ces lointains vaporeux où, malgré le contrejour, on devine que la forêt naissante des tours se poursuit. Dans quelque direction que l'on porte le regard, la verticalisation est présente.

L'échappée dans la troisième dimension n'est pas, en effet, un phénomène exclusif de centre-ville ou de quartier d'affaires. Certes, les tours les plus proches du Bund, ou au bout de *Nanjing lu*, sont manifestement des tours de bureaux ou de grands hôtels. On en aperçoit encore d'autres bouquets dans un second et un troisième plan, un peu plus au sud, dans l'axe de *Huaihai lu*, l'ancienne avenue Joffre qui structurait la concession française, et au bout duquel on devine la zone de développement de *Hongqiao* d'un côté, le carrefour commercial *Xujiahui* de l'autre. Ou plus au nord, au-delà de la rivière Suzhou, d'abord au centre du district de *Hongkou* où était née la concession américaine (avant qu'elle ne se fonde, avec la concession anglaise, en une concession internationale), ensuite au centre du district de *Zhabei* où s'est forgée, plus tard, la municipalité « chinoise » du Grand Shanghai. Mais on voit bien, dès qu'on s'éloigne de ces lieux de centralité, que la majorité des tours sont résidentielles.

Cette verticalité résidentielle pourrait faire penser à celle de São Paulo, au Brésil, à la fois par son ampleur (plusieurs dizaines d'étages, plusieurs centaines ou milliers de tours) et par son opposition radicale avec le modèle résidentiel antérieur. Mais on verra qu'elle est moins exclusivement élitiste que là-bas¹⁰. Une caractéristique de Shanghai, ou du modèle chinois, est que cette verticalité s'applique aussi à des standings résidentiels très populaires. Toutefois, si l'on s'efforce de deviner ce qui, sur toute la ligne d'horizon, s'exprime en aplats couleur béton, on découvrira un autre type de verticalité, beaucoup plus modéré, celui des immeubles barres des cites périphériques. On les

8. Natalie Delande, op. cité.

9. Cf. « Le Caire, désert et delta » in *La refondation urbaine II*, Techniques, Territoires et Sociétés, à paraître.

10. Ph. Haeringer, « São Paulo, la fragmentation sécuritaire d'une mégapole », in *Anthropologie de l'espace habité, L'Homme et la société*, n° 104, 1992.

appelle ici « nouveaux villages », ou *xincun*. Les plus anciens ont une cinquantaine d'années. Mais il s'en construit beaucoup aujourd'hui, d'un style plus actuel: il semble qu'après avoir misé sur la haute verticalité, aux alentours de 1990, pour reloger les habitants des vieux quartiers, on soit revenu à la formule plus sage et plus éprouvée des barres de 5 ou 6 étages.

Voici d'ailleurs, sans quitter Pudong, l'occasion de voir de près l'une de ces réalisations. Il s'agit d'une cité récente, de bonne facture et même assez chic, sans doute très représentative de ce que l'on veut pour Pudong. Que cette verticalité modérée soit actuellement développée à Pudong même, que l'on aurait pu croire tout entier voué à une verticalité extrême à la manière de Hong Kong, est très significatif. Première observation, pour qui serait peu familier de la Chine: cette cité est fermée, comme toutes ses semblables, dont nous aurons l'occasion de voir beaucoup d'autres exemples. Entrée unique et contrôlée, gardes en tenue,

vastes panneaux d'information et d'instruction sur la réglementation des lieux. Nous y reviendrons plus tard.

Autre observation: un petit air de Californie émane de ce plan-masse agréable, végétalisé avec soin, alliant les courbes de l'espace central à la rigueur des allées rectilignes. Comme en Amérique on marche sur un dallage piéton parallèle à la chaussée, et qui se déroule entre les jardinets des rez-de-chaussée et une bande piquetée de palmiers, une marque de distinction égale à la rareté de ces arbres dans l'espace naturel de Shanghai et de sa région.

Troisième observation: la plupart des appartements sont vides! Ce pourrait être l'illustration d'un adage ancien, il est vrai antérieur à la promotion de la rive est: « Mieux vaut un lit à Puxi qu'un appartement à Pudong! »¹¹. Mais cette vacance n'est un cas exceptionnel ni à Pudong, ni dans les nouveaux districts de Puxi, ni même dans les anciens districts en partie rénovés.

encadré n° 1

LE FONCIER ET L'IMMOBILIER

L'ensemble de Shanghai vient de connaître, sinon un phénomène de bulle immobilière, du moins un surinvestissement dans ce domaine (logements et bureaux), amplement alimenté par la participation des « Chinois d'outre-mer », notamment ceux de Hong Kong, de Taiwan, de Singapour et d'Amérique. Cette diaspora agit généralement en association avec les compagnies immobilières issues des bureaux et sous-bureaux, qui ont fleuri à tous les niveaux de l'administration territoriale (il y en aurait 2 à 3000 à Shanghai), suivant en cela des encouragements appuyés du pouvoir central lui-même. La planification n'est donc pas loin, en principe. En réalité, l'ouverture économique relativise ce concept, du moins dans sa dimension locale, historiquement productiviste et rigide. Il est heureusement relayé, dans le domaine de l'urbain, par un sérieux corpus d'études et de schémas directeurs (1986, 1995, 2000), ce qui est une nouveauté pour l'agglomération de Shanghai, longtemps privée d'une conception d'ensemble. Mais, si l'urbanisme y gagne beaucoup, notamment en matière de réseaux, la gestion du foncier et de l'immobilier devient difficilement maîtrisable, essentiellement pour deux raisons:

1. C'est la vente massive des droits d'usage du sol (bâti ou non bâti) qui a permis, malgré l'incrédulité de la Banque mondiale elle-même, le financement d'un rattrapage exceptionnellement rapide en matière d'infrastructures¹²;

2. Dans un tel contexte, la fièvre spéculative a engendré, à grande échelle, projets déviants, fraude et corruption qui, d'une certaine façon, contribuent à ce dynamisme exceptionnel.

Si la « crise asiatique » a pu ralentir, depuis 1997, l'accès des populations aux revenus requis pour l'achat des appartements neufs (dans le cadre d'une ferme incitation à la privatisation individuelle du logement, cf encadré 4), on peut admettre, dans une interprétation résolument optimiste, qu'il y a simplement eu anticipation d'un mouvement social naturellement et rapidement ascendant, et d'une mobilité mécaniquement stimulée par les programmes d'éradication des vieux quartiers de Shanghai. Pudong n'est-il pas tout entier

11. Avant la construction des ponts, un logement neuf à Pudong était trois fois moins cher qu'un logement ancien à Puxi (selon certains témoignages).

suite encadré n° 1

l'expression de ce parti d'anticipation ? Pari sur l'ascension sociale, mais aussi urgente nécessité ressentie par les investisseurs extérieurs et leurs alliés intérieurs pour se placer, fut-ce au prix de quelques dividendes perdus, dans un paysage soudainement ouvert et qui ne le sera peut-être pas toujours autant, notamment en termes d'espaces à bâtir. Quoi qu'il en soit, la surabondance des logements neufs à Shanghai contraste extraordinairement avec la pénurie très sévère des décennies antérieures.

Il faut toutefois ajouter une dimension mal connue du problème de la vacance des logements. Celle-ci n'est parfois qu'apparente. Beaucoup de logements sont vides mais déjà achetés. La spéculation et l'attentisme ne sont pas seulement du côté des promoteurs. Dans le cas de Shanghai, un type de clientèle est particulièrement motivé pour acheter un logement sans l'occuper, ou pour l'utiliser en pied-à-terre épisodique : la diaspora chinoise. Cette situation n'est pas sans rappeler le cas du Caire où, dans les nouvelles cités privées construites sur les sites désertiques, et qui offrent souvent un visage de cités fantômes, de nombreuses villas ont en réalité été acquises, comme résidences secondaires, par des ressortissants des pays du Golfe.

Comparaison pour comparaison, il est également intéressant de rapprocher la situation actuelle de celle qui prévalut pendant les deux dernières décennies du régime des Concessions. Sur deux points au moins : la verticalisation et la surabondance. A partir de 1925 le calcul des promoteurs, comme l'engouement d'une partie de la population, firent monter peu à peu le niveau des toits de Shanghai. On passa progressivement de la tradition de l'unité familiale en série, avec cour, à la mode de l'appartement dans des petits immeubles également construits en série. Après les premiers bombardements japonais, en 1932, le marché se déprima, mettant en évidence un important surplus de logements vides¹². Ces deux mouvements laissent penser que, sans la guerre et le long intermède maoïste, Shanghai ne connaîtrait pas aujourd'hui cette violente opposition entre une horizontalité surpeuplée et une verticalité semi-vide. La verticalisation naissante des années trente se serait sans doute poursuivie, et le monde des lilong (cf. infra) ne serait probablement pas parvenu jusqu'à nous.

12. En 1992, le ministre de la Construction déclare que la vente des droits d'utilisation du sol allaient être, dans les années 90, le fer de lance de l'économie chinoise et de l'effort de construction (Quotidien du Peuple, 6 octobre, rapporté par Françoise Ged dans « Urbain et foncier à Shanghai, conflits et enjeux (1949-1994) », in *Les métropoles chinoises au XXe siècle*, op. cit.).

13. Jeffrey W. Cody, « 'Nous vous vendrons le terrain, nous construirons vos habitations': l'immobilier résidentiel à Shanghai de 1911 à 1937 », in *Les métropoles chinoises au XXe siècle*, op. cit.

Plongées sur Puxi

Après un rapide coup d'œil sur le paysage un peu kitsch qui se met en place au centre de Pudong, une modernité encore chaotique qui devrait bientôt s'ordonner autour du projet de « l'avenue du siècle » (100 mètres de large, 4,5 kilomètres de long, conception confiée à une équipe française), faisons un saut vers Puxi. Pour un premier survol. Première escale au centre d'une grande croix de voies autoroutières, dont le deuxième axe est en cours d'achèvement, et qui va partager Puxi en quatre quarts. Ce sont des voies sur piliers, qui s'affranchissent en altitude d'un tissu urbain extrêmement dense. On voit de beaucoup plus près que tout à l'heure cette strate urbaine horizontale. Il s'agit du système des *lilong* sur lequel nous reviendrons longuement (cf. encadré 3). En ce cœur de Puxi, déjà

quelque peu distant du fleuve, les tours qui émergent de ce substrat commencent à hésiter entre les affaires et le résidentiel.

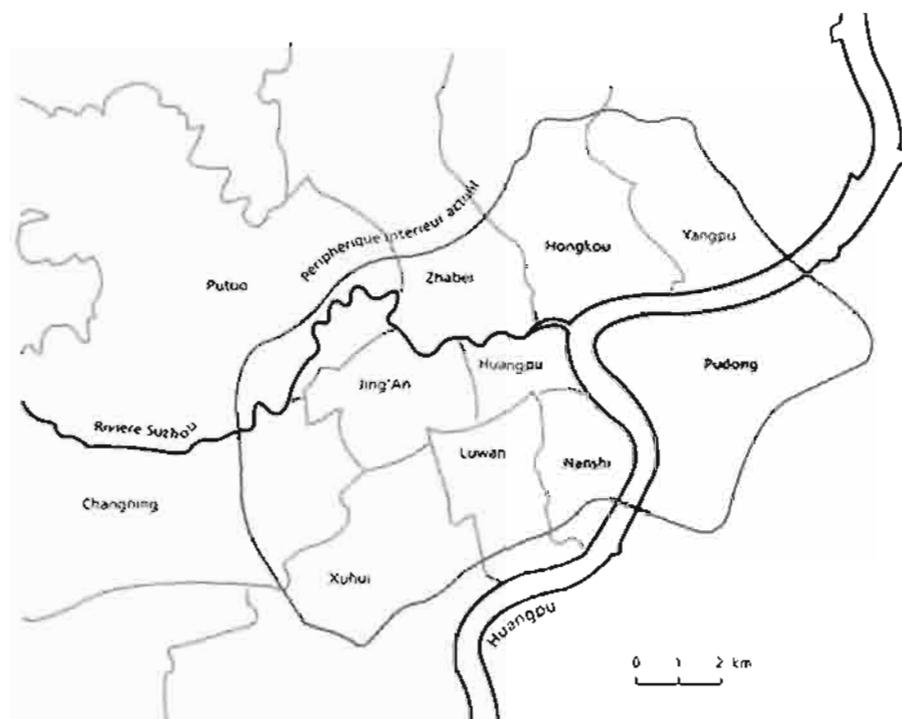
Les voies rapides en croix s'articulent au périphérique « intérieur » déjà mentionné, sensiblement plus long (45 km) que celui de Paris. Plus loin, un périphérique extérieur, une sorte de « Francilienne », est en chantier. Comme les ponts, les tunnels, le métro, etc., tout cela est absolument nouveau et témoigne de la détermination du pouvoir municipal d'accompagner sans tarder (plus vite qu'à Pékin) le « grand déménagement » en cours, mais aussi l'essor économique nouveau, en fournissant les moyens d'une mobilité urbaine inédite. Le franc tracé de ces voies suggère (mais on est peut-être mal informé) qu'il n'y eut guère de tergiversations d'ordre patrimonial, ni de procédures de type « enquête publique ».

Portons-nous à présent sur le périphérique intérieur, ou plus exactement au sommet d'une tour qui le borde, dans le district — ou arrondissement — de Putuo. Nous ne sommes pas, comme ce serait le cas à Paris, aux limites de la commune. Comme toutes les communes de Chine, celle de Shanghai (qui a rang de province à elle seule) englobe non seulement l'ensemble de l'espace urbanisé, mais aussi de vastes territoires ruraux. Mais le périphérique intérieur souligne bien, grosso modo, la césure séparant le Shanghai antérieur à la politique d'ouverture et l'explosion spatiale qui a suivi. On peut dire qu'il parcourt les franges, relativement peu épaisses, qui furent construites autour de la ville de 1950 jusqu'à la fin des années 70. Ce que nous voyons ainsi, au long de ce périphérique à double niveau et saturé de véhicules, est en gros l'acquis de la période maoïste, excepté les tours vertigineuses qui commencent à prendre place sur son parcours.

En vue cavalière, ce paysage urbain serré paraît très minéral, cachant, lorsqu'ils existent, les maigres parterres courant au long des façades. Immeubles gris, sommaires, austères, limités à cinq ou six étages sans ascenseur. Si l'on porte le regard au-delà de ce premier plan, vers les cercles plus récents de la banlieue, l'écrasement de la perspective peut d'abord laisser croire à un continuum, le même système urbain se prolongeant à l'infini. Pourtant, les cités se diversifient, leur trame s'allège, s'aère, les *standings* sont moins uniformes, la hauteur des immeubles se libère. Surtout, piquetant la nappe des immeubles barres, de nombreuses tours ou groupes de tours apparaissent, mais sans donner le sentiment qu'elles doivent un jour devenir majoritaires.

Tout au contraire, le côté ville est non seulement dominé par un impressionnant *skyline*, dont les ciels changeants se jouent pour en magnifier tour à tour les multiples plans, mais on voit bien que la forêt des tours

Les arrondissements (ou districts) de Shanghai en 1999



Source : Ph. Huerniger

Côté banlieue surtout, il s'agit des premiers *xincun*, très proches dans leur forme des habitats soviétiques, mais dont les barres sont beaucoup plus rapprochées les unes des autres. Elles ne baignent pas, comme celles de Moscou, dans un écosystème arboré emprunté à la grande forêt russe¹⁴. On peut deviner dans cette différence, dans cette parcimonie d'espace, la pression foncière d'un delta agricole densément peuplé.

progresses jusqu'à nous, jusqu'au périphérique, prenant peu à peu position au détriment d'un bâti manifestement condamné. Car en effet, de ce côté-ci du périphérique, ce ne sont pas les *xincun* qui dominent, mais un habitat horizontal portant tous les stigmates de la précarité. Il ne s'agit plus des *lilong* bien rangés que nous avons aperçus au centre de Puxi, mais d'un habitat encore plus dense et à peine ordonné, fait de petites

14. Voir dans ce même volume "Moscou et la ville russe".

maisons disparates, serrées sur des venelles serpentine. On est très proche, en somme, des urbanisations informelles qui prolifèrent dans les pays « en dévelop-

pement ». Ou des « villages urbains » de certaines agglomérations.

encadré n° 2

HABITATS INFORMELS ?

Un tel paysage à Shanghai est propre à étonner. Il n'est guère conforme aux analyses qui sont faites, habituellement, du système résidentiel de cette ville. Il n'y est généralement question que d'une dialectique entre lilong et xincun, qui sont tous deux des systèmes d'habitat collectif. La journée d'étude mentionnée tout à l'heure, déjà consacrée il y a dix ans à Shanghai, avait conclu avec les meilleurs spécialistes à l'inexistence, dans cette ville, de toute forme d'habitat informel comme de tout habitat individuel auto-produit. Or, voici cette assertion démentie. A quoi pourrait donc correspondre cette strate urbaine longtemps passée inaperçue ?

En quelques mots on peut expliquer les choses ainsi. Lorsque la rétrocession eut lieu en 1943, six ans avant la victoire communiste, l'agglomération de Shanghai (près de 4 millions d'habitants à cette époque) débordait déjà copieusement le périmètre des concessions. Limitées à quelque 3 300 hectares depuis le début du siècle, celles-ci n'avaient pu obtenir l'annexion de ce qu'il était convenu d'appeler les « routes extérieures », où de nombreuses activités industrielles s'étaient installées. Une municipalité nationaliste avait d'ailleurs été créée en périphérie (à Zhabei) dès 1927¹⁵, englobant plusieurs districts ruraux dans un projet de Grand Shanghai. C'est sur ce territoire que le trop-plein des flux migratoires avait tendance à « camper », constituant une nébuleuse d'habitats précaires, y compris sur les cours d'eau, aux portes de l'espace concessionnaire.

La force d'attraction exercée par les concessions occidentales s'était vérifiée dès l'origine. A la dimension économique s'était toujours ajoutée une dimension sécuritaire, un phénomène de zone refuge, Shanghai enregistrant des vagues de peuplement au rythme des troubles nationaux ou régionaux (Taiping, Petit Couteau, Seigneurs de la guerre, etc.). Les attaques japonaises, en 1932 et 1937, eurent le même impact, auquel s'ajouta la destruction de nombreux quartiers et industries dans la municipalité chinoise, notamment au nord et au nord-ouest. La précarisation des habitats s'en trouva considérablement aggravée. Dans la décennie qui suivit, la guerre de libération, puis la guerre civile et la conquête maoïste, jetèrent encore sur Shanghai des populations sinistrées.

L'ordre communiste, paradoxalement, apporta une cause supplémentaire de précarité résidentielle en développant, plutôt précipitamment, de nombreux établissements industriels sur toute la périphérie de la ville, et cela sans consentir un effort égal dans le domaine de l'habitat et de l'urbain. Les usines et ateliers s'entourèrent de nouveaux habitats précaires. La région que nous avons sous les yeux est particulièrement concernée par ces phénomènes cumulés : le cours paresseux de la rivière Souzhou la contourne, et c'est cette voie d'eau qui draina la plus grande part de l'implantation industrielle, Huangpu excepté.

En cinquante ans, ces habitats de l'urgence n'ont pas tous été résorbés par les cités du genre de celles que nous venons de survoler. Ceux qui se sont perpétués se sont consolidés, densifiés, ont pris un peu de hauteur (un ou deux étages), mais en conservant leur style improvisé et encombré, surchargé de mansardes, de remises et d'annexes. Les cours et les passages s'y imbriquent, s'imprégnant à la fois de vie domestique et de petits métiers. Des ruelles-marchés les parcourent. On pourrait parler de villages urbains, en pensant à la notion de kampung (village) propre aux villes indonésiennes, où l'aléa des formes cache un encadrement territorial et social aussi drastique que ce que nous découvrirons dans l'univers formaté des lilong et des xincun : groupes de voisinage agglomérés en quartiers, eux-mêmes organisés en « circuits de rues » (jiedao). Ici comme ailleurs, c'est au niveau de ces circuits de rues que se gère le système du permis de résidence, le hukou.

15. Une première municipalité chinoise avait été instituée en 1905.

Mais il y a village et village. On a déjà vu la signification du mot *xincun*: nouveau village. Revenant à la rive extérieure du périphérique, on découvrira en scrutant la masse urbaine un authentique village, un ancien village paysan saisi dans le béton de la ville, encore reconnaissable par son homogénéité, par ses larges toits de tuiles grises. La progression de Shanghai sur une campagne densément peuplée a multiplié l'occurrence de ce phénomène. De très nombreux villages ont été ainsi rejoints et cernés, perdant leurs terres tout en conservant longuement leur statut, leurs habitants, leur singularité physique. Celui-là, cependant, paraît en voie d'absorption définitive, une phagocytose manifestement engendrée par ses propres œuvres: le tissu urbain qui le serre de si près (jusqu'à la mitoyenneté, le dos-à-dos) s'apparente, en effet, à cette urbanisation de l'urgence que nous venons d'examiner, fondée sur un petit parcellaire individuel qui a probablement été concédé par les villageois eux-mêmes, sur les derniers lopins de terre que l'urbanisation officielle leur avait laissés.

Cette observation nous conduit d'ailleurs à réviser notre hypothèse de l'urbanisation précaire, au moins à l'étendre à des phases historiques plus récentes. Les habitations villageoises que nous voyons sont en effet d'un type postérieur à la conquête communiste, et que l'on peut dater d'une campagne de rénovation de l'habitat villageois qui eut lieu à la fin des années 70, consécutivement à la libéralisation de l'économie paysanne. L'auto-étouffement du village serait donc un phénomène assez récent, infirmant encore plus sévèrement les analyses évoquées tout à l'heure, qui niaient toute initiative individuelle et toute auto-construction dans le paysage shanghaien.

Poursuivons cet exercice de photo-interprétation. Cette fois, c'est un îlot d'habitat précaire qui est cerné, circonscrit par une cité aux bâtiments bas déjà ancienne, elle-même encadrée par des cités d'immeubles barres plus récentes. Cet étrange dispositif emboîté nous suggère une double opération tiroir non achevée, la cité basse ayant certainement été bâtie pour éradiquer ce secteur d'habitat précaire, dont il ne reste qu'un îlot témoin, tandis que les cités hautes entreprennent à leur tour de remplacer la rudimentaire cité basse.

Toujours dans cet entre-deux entre la ville des Concessions et les développements des dix ou vingt dernières années, zoomons sur une cité des plus classiques, immeubles barres semblables à ceux que nous survolons depuis cinq minutes, aussi basiques, gris, serrés. A la vérité, nous nous sommes un peu déplacés

vers le sud du district, à proximité du parc de Changfeng et de l'Université Normale de la Chine de l'Est. Petite entorse pédagogique à la logique de ce parcours. Car là où l'on croit voir un habitat prolétarien universel, seulement revisité par une Chine soucieuse de serrer les rangs, c'est en fait d'un habitat privilégié qu'il s'agit, un habitat de cadres. On peut le vérifier par l'entretien relativement soigné des parties communes et des allées végétalisées, toutes modestes soient-elles, mais aussi, en allant sur place, par le comportement retenu de ses habitants et par quelques autres menus détails. On voit par là que les *xincun* de la vieille époque communiste, contrairement à ce que nous verrons dans les nouveaux développements, cultivaient un mimétisme subtil. Sous la même enveloppe, ils participaient aussi bien à la résorption des habitats précaires qu'à un reclassement élitiste.

Revenons cependant, avant de le quitter définitivement, à notre poste d'observation stratégique sur le périphérique. Juste le temps d'un dernier regard enveloppant sur ce paysage de contact. On y voit se côtoyer les trois modes de transport qui ont fait et referont la fortune du bas Yangzi, de sa métropole et des autres villes du delta: (auto) routes, rail, canaux. Certes, ce tronçon de voie ferrée a été converti en ligne 3 du métro, et les canaux n'ont plus l'importance qu'ils avaient autrefois. Concurrencés par la route, ils restent cependant essentiels pour le transport des pondéreux, comme en atteste ce zoom sur les trains de péniches du cours canalisé de la rivière Suzhou.

On voit aussi sur ce cliché la disparition très avancée d'un paysage industriel déclassé, immédiatement remplacé par des cités et des tours. Le même programme court dans toute la ville. Une remarque encore: toutes les tours, ici, sont résidentielles et elles sont déjà hégémoniques ou en passe de le devenir. Ces méandres de la Suzhou s'égayent en effet côté ville (dans la région de *Jiangning lu*). Tout se passe comme si, intra-muros, le nouveau paysage type devait être celui de la tour, tandis qu'extra-muros, comme nous l'avons vu précédemment, celui de l'immeuble barre conserverait le dessus.

Effervescences

Nous ne saurions poursuivre plus longtemps notre exploration panoramique, ni nous éloigner vers les lointains mégapolitains, sans prendre enfin pied sur le sol de cette ville et sans repasser par le centre. Il est urgent de s'immerger dans le foisonnement de cette fin

des années 90 (toutes ces photographies furent prises en août 1999), d'y moissonner quelques gerbes de scènes contrastées en un moment, fugitif et précieux, où le legs de l'histoire se mêle encore, à parts à peu près égales, au surgissement de la nouvelle épure de ville. Avant d'atterrir tout à fait, survolons tout de même, en route, quelques lilongs afin de commencer de prendre connaissance avec cette forme urbaine si particulière et de mesurer, en même temps, le violent contraste qui oppose cette strate urbaine traditionnelle, horizontale, à la verticalité qui lui succède. Ne dirait-on pas des étangs résiduels piégés, cernés par une forêt conquérante de haute futaie?

Nous y pénétrons plus tard. Retenons seulement, pour l'instant, que les lilongs sont des petits ensembles d'habitat locatif en bande ou en série, toujours clos, avec une ou deux entrées, innervés par de longues allées étroites d'où ils tirent leur nom, souvent complétées par un réseau secondaire en peigne. Sur ces venelles privatives s'ouvrent les courettes individuelles d'unités familiales généralement limitées à un étage sur rez-de-chaussée, l'architecture faisant des emprunts à la fois à la tradition chinoise et aux standards occidentaux. Sous des formes extrêmement diverses, c'est ainsi que s'est bâti l'essentiel du parc résidentiel à l'époque des Concessions, sur l'initiative de promoteurs occidentaux ou chinois. Il y eut des lilongs ouvriers ou pour revenus modestes, d'autres pour revenus moyens ou aisés. Leur taille, variée, voisinait le plus souvent l'échelle de l'hectare. Ils rassemblaient ainsi, en moyenne, une centaine de ménages. Mais les plus récents étaient généralement plus vastes que les plus anciens.

Sur cet exemple d'un lilong installé entre deux avenues ombragées, que son allée centrale relie l'une à l'autre par des passages couverts, seuls exutoires de cet ensemble fermé, observons l'unité des toits de tuiles rondes traditionnelles, les cours frontales et arrières, l'allée secondaire encore plus étroite que la première. Sur cet autre exemple, aux formes plus rudimentaires évoquant les corons de nos cités minières, le bricolage des façades et des toits (ceux-ci sont en tuiles mécaniques) laisse deviner le surpeuplement, la subdivision, le trop-plein auxquels ils sont aujourd'hui parvenus.

Mais arrivons sans plus tarder dans les rues du centre. Nous sommes ici dans les secteurs commerçants de l'ancienne Concession internationale. Il y a des rues où dominent encore les immeubles de cette époque, appartenant soit au néoclassicisme victorien, avec colonnades et frises, soit aux lignes élancées des

années 30 comme en témoignent les dix-sept étages de l'ancien hôtel Métropole. Sous l'austère grisaille de l'ancienne puissance financière, rehaussée de rouges enseignes idéographiées, le peuple de la nouvelle Chine s'affaire, à pied ou à vélo. Laissons-le pour l'instant afin de poursuivre l'inventaire des murs. Nouvellement insérées dans ces alignements en lourdes pierres, des façades en verre jouent les miroirs, derrière lesquels on découvre des halls de réception où sont souvent conjuguées, avec un art consommé, la modernité la plus lisse et une architecture d'intérieur à la chinoise. Les boiseries y ont le premier rôle.

Nous sommes à présent dans la rue de Nankin (*Nanjing lu*), cette artère principale de la concession internationale que, vue du ciel de Pudong, nous avons déjà aperçue. On la voit en pleins travaux, transformée sur une bonne partie de sa longueur en rue piétonne, ce qui constitue, de la part des autorités de la ville, un formidable acte de foi dans le nouveau réseau de circulation qu'elles mettent en place. Si *Nanjing lu* est ainsi confirmée dans un rôle de mail commerçant prestigieux, une autre artère de la concession internationale lui dispute cette célébrité avec d'autres armes, la vie nocturne aux frontières de la permissivité: il s'agit de l'étroite *Zhapu lu*, que l'on trouve plus au nord, au-delà de la rivière Suzhou. Baignée de lumières époustouflantes, elle affiche sa spécialisation officielle, la restauration, à l'enseigne de façades post-modernes ruiselantes de dorures.

Au chapitre des illuminations, nous pouvons convoquer le ballet des tours, qui constitue en quelque sorte le décor ambiant de tout le centre de la ville, surtout lorsque l'on a dépassé, à l'ouest, le noyau dur de la « city » des années 30. Le meilleur endroit pour en apprécier l'ampleur est la place du Peuple, qui s'est substituée au champ de courses et qui, mi-jardin mi-esplanade (et hub du métropolitain au sous-sol), réunit quelques-uns des nouveaux équipements culturels de la ville, comme le musée et l'opéra, ainsi que l'hôtel de ville. Un autre foyer d'incandescence nocturne niche un peu plus au sud. Il s'agit du bazar Yuyuan, vaste temple de la consommation prolongeant l'antique jardin d'eau du mandarin Yu, l'un des rares vestiges nobles des siècles anciens à Shanghai. Jour et nuit, ces rues et passages commerçants offrent à des foules de touristes (surtout des provinciaux) le plaisir de se mouvoir dans un décor vieux chinois reconstitué. Les pagodes abritent des maisons de thé, d'immenses restaurants, des comptoirs à raviolis, des boutiques regorgeant de bouddhas de toutes tailles, de perles de culture du Yangzi, et de soieries toujours présentées sur

des mannequins occidentaux, blonds aux cheveux tirés, stylés années trente.

Yuyuan est dans la vieille ville chinoise. Ce n'est pas très loin de l'ancienne concession française, dont l'épine dorsale est l'ancienne avenue Joffre. Devenue *Huaihai lu*, cette avenue et quelques rues voisines ont conservé ou retrouvé la tradition d'une certaine élégance, en dépit ou avec la complicité du modernisme ambiant. Epargné par les tours de verre qui viennent de jaillir, cet ancien établissement en briques, rénové, abrite un « Délifrance », porte-drapeau de la boulangerie et du café français. Dans cette transversale nouvellement repavée, ornée de réverbères façon bec de gaz et de palmiers à la niçoise, un café-bar se répand en terrasse. Dans l'intimité de ce salon de thé tout neuf, ouvert par un jeune Chinois, une vaste fresque fraîchement peinte montre un élégant couple de citoyens 1900, sur fond de boulevard parisien.

Directe ou indirecte, la présence française paraît parfois élitiste et guindée, comme avec cette Maison de la Mode, où l'on retrouve tous les grands couturiers, parfois au contraire dans le vent, se mêlant à l'effervescence consommatrice des grands magasins. On voit ici, sous les auspices de l'Oréal et de Claudia Schiffer, de jeunes couples choisir, sur catalogue, la tenue glamour avec laquelle on va les photographier. La quête de la beauté imprègne cette partie de Shanghai, dans ce salon de coiffure ou sur ces enseignes, qui jouent avec des mots français jusque dans le métro (dont la première ligne dessert justement *Huaihai lu*), ou encore par l'entremise du vieux marché aux fleurs d'où s'échappent, chargés de bouquets, de jeunes revendeurs à vélo.

Il ne faut cependant pas s'exagérer la portée de ces observations sélectives. On a souvent vanté la quiétude des rues ombragées de l'ancienne concession française, par opposition à la vocation commerçante de la concession internationale. Après un demi-siècle aussi chargé, après une dernière décennie aussi entreprenante, on peut tout juste retrouver une trame, des platanes en effet toujours présents, quelques rues qui font encore illusion et, certes, une bonne collection de demeures nostalgiques. Mais elles n'échappent pas à l'atmosphère ambiante, même lorsqu'elles ont été isolées grâce à un réemploi administratif ou grâce à une sanctuarisation, quand elles ont eu la chance d'abriter, lorsque la concession était bonne fille, des figures historiques du communisme chinois. On s'aperçoit alors qu'elles ne sont pas du tout de style français, même lorsqu'elles sont qualifiées de « normandes » ou de « bourgui-

gnonnes ». La concession avait beau être française, les investisseurs et bâtisseurs, les architectes surtout, y étaient aussi internationaux que dans la concession voisine.

Ce qui frappe surtout, mais il fallait s'y attendre, c'est le surpeuplement de ces demeures autrefois bourgeoisement habitées. Entre les colonnes corinthiennes, le bric à brac déborde et les lessives font des guirlandes. Mais cela n'est rien en regard de ce nous découvrirons en descendant peu à peu dans l'échelle sociale des habitats hérités de la concession.

Le monde des *lilong(s)*

En suivant des yeux quelques cyclistes sous les platanes d'une avenue, nous commençons de pressentir la diversité des habitats. Ici des villas jumelles, là des semi-villas en bande, dont chacune s'ouvre sur la rue par un perron orné d'une colonne. Ce sont des exceptions. La règle est une entrée commune, l'entrée du *lilong*, comme ici avec ce porche monumental ouvrant sur *Plum Blossom Apartments* (construit en 1928), que nous allons visiter. Il s'agit d'un ensemble de grosses villas divisées en appartements de grand confort, si l'on en juge par la dimension de leurs baies cintrées. La hauteur des palmiers témoigne, s'il était nécessaire, de l'ancienneté des lieux. Dans cet autre *lilong* autrefois cosu, la formule villa est cependant abandonnée au profit d'un immeuble tout en longueur, ponctué d'entrées encadrées de solides colonnes. Une forêt de perches à linge hérissé la façade, témoignant à elles seules de la subdivision actuelle des anciens appartements.

Descendant encore d'un cran dans l'échelle des standings, nous nous retrouvons dans un *lilong* classe moyenne, avec de grosses bâtisses d'appartements disposées en touches de piano de part et d'autre d'une allée, en alternance avec des cours-jardins aujourd'hui closes. Brique rouge de rigueur, un petit air d'Angleterre populaire. Sur des briques roses beaucoup plus récentes, celles des enclos, on peut lire un couplet de morale maoïste.

Tout ce que nous venons de voir est à classer dans les dernières générations de *lilongs*, années 20 et 30, les plus occidentalisées. Celui-ci, en revanche, est plus ancien et beaucoup plus proche de la conception chinoise de l'habitat. Il appartient à la catégorie dite *shikumen* (cf. encadré 3). L'unité de base est un logis à

étage ouvrant côté sud par une cour d'honneur encadrée de deux ailes, le tout fermé sur la ruelle par un mur de haute taille, percé d'un porche de pierre au linteau richement décoré. Par la cour d'honneur on accède à la partie noble de la maison, qui se poursuit à l'arrière par les communs et une courette de service s'ouvrant elle-même sur une autre venelle. Le lilong aligne ainsi plusieurs dizaines de tels logis, accolés par rangs, toujours tournés au sud.

De nombreuses variations hybrides ont été réalisées entre ces deux sources d'inspiration et quelques autres, comme ici dans cette allée au crépi clair, où des lignes simplifiées modernisent le même principe de maisons à cour, qui présentent sur la ruelle les pignons de leurs ailes. Dans cette autre allée, plus étroite, les normes ont été réduites. On retrouve les porches d'honneur, mais commandant des logis beaucoup plus petits, privés d'ailes, et se succédant à rythme rapide. On aperçoit aussi, sur l'autre côté de la ruelle, le côté nord des habitations du rang voisin: des éviers indiquent bien les fonctions de ces façades arrières. Ils y ont été rajoutés en nombre, collés aux façades, trahissant la cohabitation de plusieurs ménages dans des logements initialement unifamiliaux.

Chemin faisant, nous avons déjà eu quelques aperçus sur l'atmosphère de domesticité partagée qui émane de ces allées-venelles. Mobilier omniprésent: les bicyclettes rustiques et les mini-chaises en bambous. Mais il y a loin entre cette ruelle bien sage et celle-ci, encombrée et sordide, où les éviers se bousculent contre des murs lépreux, ou encore celle-là, à la fois animée et propre, surprise à l'heure de la détente vespérale, chacun ayant sorti sa mini-chaise. Avant de quitter cet espace à la fois collectif et privé, jetons encore un discret regard à l'heure de la toilette, autour de

l'évier. Et sortons enfin sur la rue publique pour constater que, passé le porche, la vie du lilong se poursuit sur le trottoir avec ces joueurs de mah-jong et ce petit réparateur de cycles. Au passage, nous avons pu apercevoir la loge du gardien, la rudimentaire cabine téléphonique et, hélas, l'immonde fosse/poubelle collective.

Le réparateur de cycles introduit une question: y a-t-il des activités économiques à l'intérieur d'un lilong? Nous n'en avons pas encore vu trace dans les allées et, en effet, l'usage veut qu'elles soient réservées à la vie domestique, les boutiques étant rejetées à la périphérie du lilong, sur les rues et avenues. Cette séparation des fonctions est un principe que l'on retrouve dans beaucoup de modèles urbains extrême-orientaux, jusqu'à Jakarta. Cependant, comme dans les ruelles indonésiennes parcourues de marchands ambulants, cette règle souffre des exceptions, sans doute plus fréquentes aujourd'hui qu'il y a vingt ans, comme en témoignent ce marchand de légumes et ce petit cordonnier, tous deux installés sur le ciment d'une allée. Dans cet autre important lilong, dont l'allée principale a la dimension d'une rue, les stands à parasol semblent annoncer une évolution en couloir marchand.

A en croire certains témoignages, comme celui de l'écrivain Lu Xun¹⁶, cité par l'un des auteurs d'un vibrant plaidoyer en faveur des lilongs¹⁷, cette intrusion de l'activité économique à l'intérieur des lilongs ne serait qu'un retour. Dans les années 20, certains lilongs auraient brui d'activités. Quelques-uns étaient même le siège d'un artisanat de production notoire (*longtang factory*) qui fut regroupé, après 1949, en véritables unités industrielles.

encadré n° 3

LILONG OU LONGTANG?

Ce qu'il est convenu d'appeler lilong, qui est donné pour un système résidentiel typique de Shanghai, est pourtant appelé couramment longtang par les habitants de Shanghai¹⁸. Cette opposition sémantique est intéressante. Elle permet de souligner deux fois l'originalité de ce dispositif. Une première fois par la forme: dans le premier mot, li signifie « voisinage »; long voulant dire « allée », un lilong est donc un ensemble résidentiel organisé de part et d'autre d'une allée. Cette définition convient bien à l'analyse d'un tissu urbain, ou à l'administration territoriale. En revanche le deuxième mot, sans contrevenir à cette

16. Lu Xun, *Business in longtangs of the past and present*.

17. Luo Xiaowei, Wu Jiang, eds., *Shanghai Longtang*, Shanghai People's Fine Arts Publishing House, 1997, 168 p. de photographies et de texte (en anglais et en chinois)

première définition, va plus loin dans la perception du lilong comme espace de vie. Dans longtang on retrouve la même allée (long), mais tang veut dire ici « salon », dans le sens d'un lieu privé ouvert à l'échange public. L'expérience vécue montre bien que cette allée, qui est fermée à ces deux bouts, joue ce rôle aux heures privées de la journée ou de la semaine. C'est encore plus vrai des allées secondaires, souvent en forme d'impasse et qui sont, à l'intérieur d'un lilong, des lieux d'intimité partagée. Cette dimension sociale n'a pu que s'affirmer à mesure que les lilongs, surtout après 1949, ont connu le surpeuplement que l'on sait.

Mais d'où vient donc cette forme du lilong? Bien qu'on puisse faire des rapprochements avec certaines formes villageoises ou urbaines traditionnelles, il faut d'abord se souvenir de la situation particulière des Concessions qui, à peine créées (1845-49), eurent à accueillir des dizaines de milliers de réfugiés chinois. Cela commença en 1853, la mise à sac de la ville chinoise par la Société du Petit Couteau amenant une première vague de 20 000 réfugiés. Les premiers habitats furent donc des camps de baraques en bois, ordonnancés par rangs (row-upon-row). La pression ne se relâchant pas, notamment à cause de la rébellion des Taiping (1851-1864), le procédé se perpétua, se resserra par économie d'espace, se mua en matrice, sans doute également influencé par les cités ouvrières à l'anglaise. Il se sophistiqua aussi à mesure que ce nouveau marché immobilier, qui devint rapidement un « business » primordial (cf. les firmes Sassoon, Jardine and Matheson, etc.) eut à répondre à une demande diversifiée, beaucoup de réfugiés étant d'anciens possédants du bas Yangzi refoulés par l'idéologie égalitariste des Taiping.

Le tout-bois fut interdit en 1870. C'est alors que s'imposa peu à peu un modèle durable, fortement imprégné de référents chinois, et que l'on classe encore aujourd'hui sous le terme de shikumen longtang. Cet intitulé est explicite car le portail de pierre, shikumen, qui marque l'entrée sud de chaque unité d'habitation, est en effet l'élément clé d'une structure de logis particulière, condensé d'une maison traditionnelle à cour que l'on a plié à l'économie d'un lotissement urbain. Même de taille réduite, la cour apporte la dignité d'un espace privé de représentation, dignité qui se transmet à la salle de réception (tang) qui ouvre sur elle, voire aux chambres qui l'encadrent à l'étage, soit en façade (pour le chef de famille), soit sur les deux ailes latérales (pour ses enfants). Sans perturber cette belle symétrie, les éléments triviaux de la vie domestique peuvent alors être clairement remis à l'arrière du logis, autour d'une étroite courette de service. Outre la cuisine et les resserres, on peut y trouver des chambres modestes pour domestiques, ou à sous-louer. C'est dans ces inconfortables tingzijian, dans les lilongs les plus populaires, que se serait écrite la célèbre littérature du même nom, sous la plume d'écrivains désargentés.

Les shikumen longtang de première génération, badigeonnés à la chaux et dépourvus de confort moderne, firent place après le tournant du siècle, et jusqu'à la fin des années 20, à une nouvelle génération de shikumen longtang. La modernisation des programmes alla de pair avec une explosion du marché, exploité en fin de période par plus de 300 promoteurs¹⁸. L'agrandissement considérable des concessions en 1899 et 1914 permit de concevoir des plans de lilong plus aérés, à la voirie plus accessible. Mais, paradoxalement, les unités d'habitation tendirent à se resserrer. De 3 à 5 travées, on passa souvent à une ou deux travées, arguant d'une diminution de la taille des ménages. En revanche, un deuxième étage s'ajouta.

A partir du milieu des années 20, de nouveaux modèles apparurent, abandonnant le principe du portail individuel, de la cour fermée, et même de l'agencement des maisons en bande et en rangs. C'est surtout dans les beaux quartiers, notamment dans la concession française et au bout de la rue de Nankin, que cette diversité libérée se développa, avec les concepts d'appartement et de maison « semi-détachée », et l'introduction du végétal dans des espaces « semi-ouverts ». Le style dit « espagnol », avec balcons, grilles et colonnettes torsadées, eut beaucoup de faveur dans ce contexte. Cependant, dans les quartiers ouvriers comme Yangpu, Zhabei ou le sud de Nanshi, de frustrés alignements perdurèrent, tandis qu'à Hongkou, notamment, on peut encore voir des longtangs commerçants où l'unité d'habitation, à la mode cantonnaise, s'ouvre à la rue par une boutique, l'appartement étant à l'étage.

18. *Ibid.*

19. *Ibid.*

Pour pénétrer davantage le monde des lilongs, autorisons-nous la visite de quelques logements dans un échantillon varié de situations. Notre première incursion se fera dans ce vénérable lilong où nous distinguons, une fois de plus, le côté sud d'une allée, où s'ouvrent les cours « nobles », et le côté nord, par lequel nous allons pénétrer dans un logis par la cuisine. Cette famille est privilégiée, car elle a l'usage d'une habitation complète, mais il est vrai qu'elle rassemble trois frères et leurs ménages respectifs. Passé la cuisine, nous traversons une courette où se loge l'escalier distributeur des chambres de l'étage, et accédant également à la terrasse du toit. Cette terrasse où sèche le linge, mais où l'on a aussi rassemblé de nombreuses plantes en pot, est le jardin secret de la famille, où l'on se réfugie pour s'isoler ou pour faire quelques mouvements de *qigong*. Au rez-de chaussée se trouve encore une grande pièce lumineuse, à la fois salon, bureau et atelier d'exposition, l'un des frères étant sculpteur. C'est la pièce centrale, qui s'ouvre sur la cour sud, où donnent aussi les larges baies vitrées des meilleures chambres de l'étage, enveloppant la cour sur trois côtés car, ici aussi, il y a deux ailes. Contrairement à la façade nord, construite en briques, ce versant de la maison est traité en boiseries, ornées de frises à l'ancienne. Mais elle n'échappe pas à un encombrement d'édicules adventices et laids. Comme un lot de consolation, une jardinière de fleurettes multicolores vous fait encore signe, une fois le porche franchi.

Ce lilong est promis à la démolition dans les deux ans et les trois frères semblent le regretter sincèrement. C'est aussi le cas de cet autre logis, situé dans l'ancienne ville chinoise, et qui sera notre deuxième exemple en raison de sa ressemblance avec le premier. Mais, cette fois, les habitants ne paraissent pas trop déplorer la perspective d'un relogement, et l'on comprendra pourquoi. Quatorze familles se partagent, en effet, cette habitation construite autrefois pour une seule. D'une structure comparable à celle des trois frères, elle est certes un peu plus vaste. C'était la maison d'un commerçant aisé. Quelques habitants nous reçoivent au seuil de la pièce principale, encadrés de brosses à vaisselle accrochées, à la diable, aux vastes panneaux démontés de la porte-fenêtre. C'est que la cour d'honneur n'est plus qu'une aire domestique où une douzaine d'éviers crasseux, alimentés par un enchevêtrement de tuyauterie incertaine, ont trouvé place vaille que vaille. Deux familles ont réussi, bravant un interdit, à se ménager une petite cabine fermée, coquettement carrelée : petite entorse au statut collectif d'un habitat qui, comme dans l'ensemble de l'ancien parc résiden-

tiel de Shanghai, relève encore des « unités de travail » (*danwei*) du système communiste chinois.

La pièce principale, réduite au rôle de vestibule/débarras commun, a été amputée d'une partie de sa superficie au profit de pièces quasiment aveugles. C'est ainsi que, avec les chambres de l'étage (on distingue un escalier en bois au fond du vestibule), on comptabilise quatorze logements à pièce unique. Nous allons pénétrer dans l'un des logements les moins étroits. Un canapé, une petite table avec quelques tabourets, un ventilateur, un modeste buffet-vaissellier et une gazinière surchargée d'ustensiles. Il y a aussi un vieux frigidaire. Un couple âgé nous reçoit, nous offre des tranches de pastèque, se prête avec chaleur à une conversation soutenue. Mais dans cette pièce unique il y a encore deux « chambres ». La première est sous nos yeux, dans le fond du logis. A deux mètres du canapé elle constitue un monde à part, così, mobilier bois aux lignes simples. C'est aussi l'espace télé. Une animation japonaise y captive une jeune fille qui ignorera totalement notre visite.

La deuxième « chambre » est insoupçonnée, trahie seulement par une échelle de bambou escamotée. Cette chambre se loge dans un faux plafond, elle a tout juste un mètre de haut. La jeune fille et sa mère, elle-même fille du couple âgé, ont tout juste le loisir de s'y glisser pour dormir. Mais on y trouve aussi une table basse à couture, et plusieurs accumulations d'effets et d'objets divers, parfois masquées par une pièce de tissu. On aura remarqué, au pied de l'échelle, au milieu des balais, la tinette de rigueur.

Pour notre troisième visite, nous réintégrerons l'ancienne concession française et le système des lilongs. Mais ce sera pour découvrir, au sein d'un lilong de bonne venue baigné de frondaisons, ce qu'il est advenu d'un ancien hôtel, dont les volées d'escalier rappellent à s'y méprendre, la vétusté en plus, celles de quelque noble immeuble parisien. On va voir que les paliers et couloirs y jouent le même rôle que les allées d'un lilong classique. Les chaises longues et les tables de jeu animées (toujours le mah-jong) y prennent place, comme les éviers de fortune et les séchoirs à linge. Si l'on pénètre dans les chambres, dont chacune est devenue un logement familial, le contraste entre les parquets de chêne en chevrons et le délabrement général est saisissant. Le coin cuisine est toujours pathétique, un petit aquarium rehausse le coin salon aux deux fauteuils rouges défraîchis, que complète un lit sobrement recouvert d'une rabane, et le tout s'achè-

ve avec un coin bureau/télé squatté par un fils adolescent, aussi indifférent à la visite que la jeune fille de tout à l'heure.

Sur un autre palier de l'immeuble, on retrouve le même phénomène que dans la maison aux quatorze familles: une dame seule, plus distinguée que ses voisins, s'est approprié un angle de l'espace commun pour y installer un coin cuisine propre, aussi modeste que les autres, mais carrelé et rangé avec soin. Sa chambre se trouve ainsi délivrée de cette servitude.

Espaces autochtones

On ne s'éloignera pas beaucoup du monde des lilongs en poursuivant, dans trois directions, notre exploration du vieux tissu résidentiel shanghaien. Une grande osmose s'est en effet opérée, avant et après l'avènement communiste, entre ce système majoritaire du lilong, engendré par l'urbanisation occidentale, et les espaces qui, à des titres divers, relevaient d'une histoire autochtone.

La première mention revient à l'ancienne ville chinoise (*Nanshi*), autrefois cernée par un canal et par une muraille oblongue, respectivement comblé et abattue au début du XX^e siècle, mais dont un boulevard perpétue aujourd'hui la forme. On verra que cet authentique berceau de Shanghai est autant menacé que les anciennes concessions par le grand déménagement engagé depuis dix ans. Les belles maisons de bois que l'on voit ici doivent disparaître avec tout leur îlot dans les deux ans (on retrouve toujours ce délai de deux ans dans le témoignage des habitants). Il faut espérer qu'il n'en sera pas de même de ces beaux portails *shikumen*, aux impostes et aux tympanes cintrés richement sculptés, et dont on pourrait croire qu'ils sont la source d'inspiration des plus vieux lilongs que nous ayons vus. En réalité, à en juger par les motifs néo-classiques des tympanes, ils témoignent du même syncrétisme. Il faut savoir que la vieille ville, tout comme les quartiers périphériques sous administration chinoise (du temps des concessions), ont eux-mêmes subi l'impact de la dynamique concessionnaire, comme en fait encore foi ce magnifique lilong de la vieille ville, dont on voit ici l'entrée monumentale, datée 1935 sur un fronton Art déco.

Nous ne visiterons pas toute la vieille ville et nous contenterons, avant de la quitter, de deux ou trois coups d'œil supplémentaires. D'abord sur un logis

nous montrant une autre variante de l'hyper-densité. Cette femme ne dispose que de l'emprise de cette échelle entre deux murs, derrière laquelle elle a installé sa cuisine et qui lui permet d'accéder, sous le plafond, à une literie rudimentaire. Ensuite sur un personnage clé du système résidentiel chinois, reconnaissable à son brassard rouge. Comme beaucoup d'autres vieilles femmes, elle est chargée de veiller à ce que tout se passe bien dans un espace de voisinage (une ruelle, une allée de lilong). Elle veille aux enfants, mais aussi aux allées et venues de quiconque. Un dernier coup d'œil, enfin, nous livre un élément de la vie commerçante dans ce tissu urbain serré: une micro-voiture de livraison, au profil de camion, montée sur un vélo-moteur triporteur. Malgré la fragilité du châssis, le chargement est conséquent: une bonne vingtaine de gros cartons. Il s'agit de cigarettes fabriquées dans le lointain Yunnan.

Le deuxième espace dont la genèse peut être qualifiée d'autochtone, bien qu'étant l'œuvre de populations migrantes, est celui-là même que nous avons survolé du haut d'une tour du périphérique. Redescendons sur terre pour voir de plus près cette urbanisation que nous avons attribuée, par hypothèse, aux désordres des années de guerre, mais aussi à un peuplement plus récent, accompli avec la complicité des villages paysans rattrapés par la ville. Avant d'y pénétrer, attardons-nous un instant à contempler, sous le périphérique, la large voie réservée aux cycles. On voit que les triporteurs y sont nombreux, mais cette fois à pédales et non carrossés

Les venelles de ces habitats de l'urgence sont en moyenne plus étroites encore que celles des lilongs. Les principales sont souvent tout en courbes, ce qui confirme une genèse improvisée sur des cheminements suburbains, mais les secondaires sont généralement rectilignes, ce qui indique qu'une mise en ordre est intervenue, même ici. Dans le même sens on remarque que, principales ou secondaires, toutes ces venelles sont goudronnées ou dallées, et dotées du tout à l'égout, ce qui permet de surmonter, tant bien que mal, le poids des densités et la forte pluviosité de Shanghai. C'est justement ce que nous pouvons voir ce jour-ci, tout luisant de pluie, où le parapluie rouge d'une sage collégienne fait tache dans la grisaille. Au total, mis à part le côté hasardeux des constructions, aux formes peu lisibles, on n'est pas loin de l'atmosphère des lilongs les plus populaires, avec leurs alignements d'éviers, leur bric à brac, leur animation aux seules heures chômées. On est loin en revanche, malgré une certaine analogie de forme, des favelles brésiliennes. Manquent les foules d'enfants, mais aussi une certaine fièvre constructive.

Tous les murs sont gris depuis des lustres. L'initiative individuelle ne semble pas devoir aller au-delà de ce qu'on voit. A Shanghai, ce n'est pas à ce niveau-là que se produit le renouvellement urbain.

Le troisième espace autochtone est, des trois, celui qui mérite le mieux ce qualificatif. Il s'agit en effet de l'espace villageois, présent en de très nombreux sites de la mégapole. En nous éloignant peu à peu du périphérique nous allons en découvrir quelques-uns, à plusieurs stades de dissolution dans l'espace urbain. Délaissant celui que nous avons deviné de haut, à peine reconnaissable tant la ville l'étouffait, nous franchirons la turbulence de la première ceinture pour gagner les eaux plus calmes, si l'on peut dire, du vaste domaine de développement des nouveaux habitats. Un premier village, quoique cerné par les immeubles barres, les friches et les gravats, mais conservant toute son intégrité physique, nous livre une première image de la ruralité suburbaine. Une ruralité rectiligne, normée, et grise elle aussi. Maisons alignées, uniformes, crépi gris, toit gris, sans style vues de dos, où elles ne sont percées que d'étroites fenêtres à croisées. Si l'on vient par le nord, on ne verra jamais que ces dos mornes.

Lorsqu'on se retourne sur les façades sud, heureusement, on peut se rassurer un peu : les baies sont plus larges et elles sont précédées d'une terrasse abritée, courant souvent tout au long de la façade. Les garde-corps en briques ajourées offrent l'occasion de quelque fantaisie. C'est peu, d'autant qu'aucun signe de vie paysanne ne transparait et pour cause : il n'y a plus de paysans ici. Mais si tout le monde travaille à la ville, ces maisons restent bien habitées (et possédées) par les familles de ce village. Le principe « une maison, une famille » ayant été conservé, ces villageois détiennent un privilège inouï dans le contexte shanghaien. Au lieu des 4 m² par personne des années 80, ou des 12 m² espérées pour les années 2000, ces larges maisons rebâties il y a quinze ou vingt ans sur deux ou trois niveaux paraissent, pour la courte famille chinoise d'aujourd'hui, comparativement démesurées.

Mais nous allons voir, en pénétrant dans cette maison de deux étages, que les propriétaires (le père, la mère, une fille) n'y errent pas dans le vide. La cour est encombrée de bicyclettes et de triporteurs. La pièce principale du rez-de-chaussée est emplie de joueurs de cartes torse nu, réunis autour d'une table ronde jonchée de billets de banque. La terrasse du premier étage disparaît derrière des tonnes de lessive. C'est dimanche, et toute une équipe de travailleurs saison-

niers, employés sur divers chantiers de la ville, font relâche. Tout le premier étage leur est abandonné. Le salon et la cuisine/salle à manger du rez-de-chaussée leur sont ouverts, tout en restant d'usage commun. Les propriétaires ne se sont réservé que le deuxième étage, où ils ont leurs chambres.

On a ici une partie de solution d'une autre énigme de Shanghai : sa population « flottante », officiellement évaluée à 3 millions de personnes (contre 13 millions de résidents). On évoque le plus souvent des bivouacs sur les chantiers eux-mêmes. Voici en tout cas un marché locatif occulte dans une ville où, sous la gouverne du *hukou* et des *danwei* (cf. supra), il n'y avait jusqu'à ces dernières années ni propriétaires ni marché locatif.

Ombres et lumières

Nous ne quitterons pas cette maison sans monter au deuxième étage, où la fille du propriétaire nous ouvre sa chambre. Ses parents sont tous deux fonctionnaires, elle est étudiante. Tous les jours elle prend son vélo pour se rendre à l'Université, à dix kilomètres de là. Gros contraste entre la rusticité de tout ce que nous venons de voir, l'équipement rudimentaire de la cuisine (un simple réchaud à gaz posé sur une paillasse huileuse, un petit bac-évier, une rangée de thermos, des murs noircis), et l'aimable rigueur d'une chambre claire, branchée sur le monde. Une étudiante américaine s'y reconnaîtrait, peluches fluo en moins, car le grand lit est nu comme une rabane. La lumière de la fenêtre est tamisée par une persienne coulissante. Sur les murs blancs, immaculés, se détachent une petite armoire à glace où est accrochée à la diable, entre deux posters, une mini-jupe blanche ; une bibliothèque vitrée avec une rangée de livres, une rangée de CD, une rangée de cassettes vidéo, et au pied de laquelle gît une ballon de hand ; plus loin une grosse télé allumée ; enfin un bureau chargé d'électronique, évidemment connecté internet.

Retrouvant la rue du village, nous nous attendrions devant les efforts consentis, ici ou là, pour agrémenter l'espace public — une voirie improbable — de quelques arrangements floraux, de petits parterres en cours d'achèvement, soigneusement encadrés de murets pas encore carrelés. Tout cela sera certainement terminé pour le 1er octobre, grand rendez-vous du cinquantième anniversaire de la

République populaire. Mais dans deux ans, c'est sûr ici aussi, le village sera rasé, leurs habitants logés en appartements. Les négociations sont déjà engagées.

Au bout du village, le canal. Tous les villages du bas Yangzi sont desservis par un canal. Celui-ci est glauque comme un égout. Il ne sert plus qu'à cela, au milieu des friches industrielles et des friches tout court. Seul un petit carré maraîcher se blottit encore contre le village, soigné avec passion par une femme entre deux âges, qui disparaît sous un grand chapeau de paille. Vision irréelle. Non loin de là, un méchant pont de béton dessert des ateliers déclassés, repris par une activité de tri, ferrailles, cartons, plastiques, récupération en tout genre. Mais tout cela n'aura qu'un temps. Déjà, dans la perspective du canal, dans la brume jaunâtre qui baigne la plaine tout au long d'un été moite, les nouveaux habitats avancent.

Nous n'irons pas encore vers eux, car nous ne pouvons nous arrêter sur cette vision par trop réductrice des enclaves rurales dans la ville. Il nous faut aller jusqu'aux confins de la municipalité/province, une quarantaine de kilomètres à l'ouest du Bund. En chemin, nous nous arrêterons un instant dans un village plus important, gratifié d'une rue principale bien asphaltée et plantée de platanes. Juste le temps d'observer une scène dont la disparition est programmée, du moins à Shanghai. C'est l'heure du ramassage des tinettes. En rangs bien sages, elles ont été disposées par les riverains sur le bord du trottoir, et l'on voit arriver les préposées, poussant de grandes cuves de bois montées sur des chariots. Elles videront les tinettes, recaleront les couvercles de leurs cuves, et iront décharger le tout à l'arrière du bourg, dans une fosse connectée au réseau d'irrigation d'un groupe de rizières.

Au bout de notre route nous trouvons Anting, la ville de l'automobile et de Volkswagen. C'est l'une des sept villes satellites définies en 1958, relancées dans les années 80, chacune ayant été dotée d'une spécialisation industrielle. Anting nous accueille, comme c'est la mode ici, par une arche égrenant un mot d'ordre attendu: « développons la ville des voitures »! Mais nous traverserons rapidement les quartiers récents (ce n'est pas encore notre propos), remonterons la longue et belle avenue de platanes (encore!), pour trouver le vieux bourg où, miraculeusement, semblent encore couler les heures calmes de l'ancienne vie rurale. Trop calmes sans doute, car on y devine aussi une semi-vacuité annonçant des bouleversements prochains. Déjà avancent, sur les vieilles mesures, des percées bordées de villas. Mais au cœur du bourg, les quais ombra-

gés du canal font encore illusion. Maçonnés en bonnes pierres quelques mètres au-dessus de l'eau, dallés de briques douces en chevrons, bordés de petites maisons basses, plutôt blanches, aux vieilles tuiles rondes, ils conservent la quiétude supposée des siècles passés.

Pas un véhicule à moteur en ces lieux. Les deux quais sont comme des « longtang », meublés de chaises longues en bambou. La boutique d'un marchand de grains, le cabinet d'un dentiste au matériel antique, une petite fabrique de boulets d'antracite, nous conduisent, par les ruelles attenantes, jusqu'à une courette carrée et une maison de plain-pied que nous allons visiter. Un couple retraité nous y accueille. L'homme est un ancien chef de bureau, au visage de lettré. Grandes pièces austères, au sol cimenté nu, aux murs gris. Seul élément noble, la classique table carrée, au bois lourd. Nue elle aussi. La cuisine spacieuse comporte encore un four à bois d'autrefois, où s'encastrent poêles et marmites. Maçonné dans un angle, on le charge de bûches ou de fagots par l'arrière, dans la pièce d'à-côté. Mais il y a aussi un réchaud à gaz, comme partout. La lessive se pratique dans une minicour arrière, où l'on prend aussi sa douche, avec un seau et un pot à manche. Il y a des petits balais dans tous les coins.

Des barres pour tous

Il est temps, enfin, de faire connaissance avec le mode d'habitat qui est proposé, aujourd'hui, à la majorité des gens. Après les lilongs, après les habitats informels et les villages, qui rachètent leurs handicaps divers par une échelle à hauteur d'homme, allons-nous maintenant découvrir un monde dur et froid? Les paysages aperçus en vue cavalière du haut des tours du périphérique, cette multitude peu engageante de barres en rangs serrés, peuvent le faire craindre. Pourtant, ce n'est pas exactement ce qui émane de ces premières images, prises dans l'une des plus anciennes cités de Shanghai. Nous sommes à *Caoyang xincun*, dans le district de Putuo, à nouveau dans cette première couronne de banlieue.

Il est vrai que ce vaste puzzle de « nouveaux villages », dont la construction s'est étagée de 1951 à 1977, fut toujours considéré comme un modèle idéal, et sans doute privilégié: diversité des formes, souplesse d'un plan masse ouvert, sans enclos, rues courbes plantées de platanes, coins jardins, maisons limitées à trois niveaux, avec toits de tuiles et pignons, équipements

sociaux complets. Le référent du village occidental est évident, quelque peu insolite en plein maïsisme. Aujourd'hui encore, une douce ambiance y règne, parfaitement symbolisée par ce vieux monsieur en short et en tongs, ajustant ses lunettes pour lire son journal sur le trottoir, torse nu sur sa chaise en bambou.

La nécessité de plus hautes densités ne permit pas à ce modèle de faire pleinement école. Au pied des grands immeubles barres, le soir venu, c'est plutôt l'atmosphère « longtang » qui se reproduit. La différence avec Caoyang est simple: il y a seulement plus de monde à descendre chaises, tables et matelas, et pour se retrouver face à face dans un espace moins ouvert et plus rigide, une sorte de couloir. Beaucoup sont tentés de prendre le large et de s'installer au bord de l'avenue la plus proche. Tant pis si la circulation y est devenue assourdissante et l'air irrespirable. Le périphérique lui-même fera affaire, du moins en-dessous de son tablier, entre la voie des cycles et celle de la desserte automobile riveraine. Jusque tard dans la nuit, on mangera, on jouera aux cartes, on devisera, on prendra une petite avance de sommeil dans un bain mégapolitain.

De telles scènes sur l'espace public, qui sont frappantes quand on découvre Shanghai en été, sont cependant en régression. Rien à voir avec ce que l'on peut observer dans les villes plus tranquilles de l'inté-

rieur du pays, ne serait-ce que dans la proche Nanjing, et qui a été si bien rendu par les nouvelles de Chi Li à propos de Wuhan²⁰, la grande ville du moyen Yangzi. Une certaine dissuasion policière n'est sans doute pas étrangère à la modération de ce phénomène à Shanghai, mais il faut insister davantage sur l'évolution de la conception des xincuns. Sur ces divers exemples situés plus à l'ouest dans Putuo, et construits dans les années 80, les espaces internes sont plus amples, comportent au moins une place centrale bénéficiant d'un certain design. Une évidente intention est de diversifier les aires. Certaines sont clairement destinées aux enfants et à leurs mères, d'autres plutôt aux joueurs de cartes ou de mah-jong.

On est quand-même loin de Caoyang, car les immeubles sont massifs. Mais, plus on avance dans le temps et dans les années 90, plus l'architecture s'affine, les façades bénéficiant à leur tour d'un effort de stylisme, effort facilité par l'augmentation de la taille des appartements. Les ouvertures s'élargissent, des loggias apparaissent. Les cités ne se ressemblent plus nécessairement comme des sœurs. En réalité elles tendent de plus en plus à se différencier par leur standing, à mesure que change leur statut et que les habitants de Shanghai, même délogés des vieux lilongs, sont invités et incités à devenir propriétaires.

encadré n° 4

LOCATAIRE OU PROPRIÉTAIRE

Le grand déménagement offre une excellente occasion de promouvoir, auprès des Shanghaiens, l'idée de devenir propriétaires de leur logement. Quand un quartier est détruit, les habitants délogés se voient offrir le choix entre trois options: 1. un relogement administratif en qualité de locataire, 2. un relogement administratif en qualité de propriétaire, 3. une indemnité à faire valoir pour l'achat libre de tout autre appartement.

Dans les trois cas est appliqué un coefficient multiplicateur destiné à augmenter la superficie habitable par habitant. Ce coefficient dépend de la nature du logement détruit. Il est proche de 2 dans la plupart des cas: 1,98 s'il s'agit d'un logement récent en cité, 1,92 quand la cité est d'un type plus ancien, où toilettes et cuisines étaient partagées (cités ouvrières des années 50), 1,83 pour un logement dans une « maison étrangère avec jardin », c'est-à-dire dans les cités occidentalisées des années 30, 1,82 pour les « nouveaux » lilongs des années 10 et 20. Mais il n'est que de 1,5 pour les anciens lilongs, et de 1,26 pour les « taudis ».

A cela s'ajoute une bonification en fonction de la zone de réinstallation. Elle est nulle si le ménage est relogé en deçà du périphérique intérieur, elle est de 20 % pour une réinstallation entre les périphériques intérieur et extérieur, et de 40 % au-delà. Enfin, un surplus forfaitaire de 10 m² est accordé aux ménages à enfant unique. Le deuxième enfant est donc, sur ce plan, doublement pénalisé: non seulement il n'a pas droit à un surplus, mais il fait perdre 10 m² à ses parents.

20. Chi Li, *Les tribulations de la vie*, nouvelles, Editions Littérature Chinoise, Beijing, 1996.

suite encadré n° 4

Ainsi, en partant par exemple d'un logement de 26 m² habitables dans une cité occidentalisée des années 30, comme c'est le cas de notre informatrice Mme X., le coefficient de 1,83 fait passer ses droits à 47,58 m². Comme elle sera relogée entre les deux périphériques, les 20 % de bonus la hissent à 57,1 m², à quoi s'ajoutent 10 m² car elle n'a qu'un enfant. Son nouveau logement aura donc théoriquement 67,1 m².

La solution la plus simple, pour M. et Mme X., serait évidemment d'accepter, sur ces bases, l'appartement qui leur est proposé (qui fait finalement 72 m²), et de conserver le statut de locataires au même tarif que précédemment. Les loyers ont toujours été dérisoires et le restent provisoirement. Mais ils augmenteront chaque année de 50 %, afin de pousser peu à peu M. et Mme X vers la sortie, c'est-à-dire vers l'acquisition. Même avec un tel taux de progression, ils auront cependant le temps de se décider, car le point de départ, un loyer de 70 yuans par mois, correspond seulement à 2 % du coût moyen du m² dans le logement public à Shanghai (officiellement 3 300 yuans en 1998).

Si M. et Mme X décidaient de sauter le pas tout de suite, ils auraient à verser 30 000 yuans²¹, soit environ 20 % du prix total de leur logement. Cette quote-part est celle que leur vaut leur 20 ans d'ancienneté dans une entreprise d'État. Une ancienneté plus importante aurait diminué cette charge. Mais M. et Mme X ont décidé de renoncer à cet appartement pour en choisir un autre à leur goût dans un autre ensemble. Ils optent donc pour une indemnité. Celle-ci sera calculée sur 80 % de la valeur officielle (3 300 yuans) des mètres carrés auxquels ils ont droit (67,1 m²), ce qui fera 177 000 yuans. On retrouve les 20 % d'apport personnel de l'option précédente, sauf que l'appartement de leur choix sera probablement plus cher que celui qui leur revenait. Mais ils pourront espérer un crédit de l'État, plafonné à 100 000 yuans par famille, à un taux très inférieur à celui de l'épargne.

Encore un détail montrant l'impatience de l'État ainsi que celle des investisseurs: comme la famille X a fait diligence, en déménageant en moins de vingt jours, elle a touché une prime de 2 600 yuans par personnes. Si la cause de leur déguerpissement avait été un projet commercial, la prime aurait été de 10 000 yuans. Mais le quartier de M. et Mme X avait été rasé pour la construction d'une autoroute urbaine.

Toutes ces règles se sont peu à peu fixées au long des années 90, dans le cadre plus large d'une réforme du logement votée en 1991. Aujourd'hui (août 1999), elles sont suffisamment claires pour qu'il soit devenu impossible, selon Mme X (qu'il nous faut remercier pour tant de précisions), de tricher dans un sens ou dans l'autre. Avant 1998 on pouvait négocier le montant de l'indemnité, mais on pouvait aussi être floué. A noter enfin que la valeur officielle du mètre carré a baissé en 1999, ce qui traduit, dans une certaine mesure, le peu d'empressement manifesté par les Shanghaiens pour quitter un statut de locataire protégé auquel ils sont trop habitués²².

21. Le salaire moyen d'un ouvrier serait, au même moment, de 1000 yuans par mois (source : témoignages).

22. D'autres témoignages, au hasard de la ville, ont corroboré le système déroulé par Mme X, ainsi que les ordres de grandeur des éléments chiffrés.

Avant de gravir les échelons du luxe et de franchir les grilles des résidences élitistes, restons un instant dans les cités des gens modestes, qu'ils soient encore logés d'office ou déjà propriétaires. Si nous reprenons le débat sur la gestuelle des habitants et l'expression de leur convivialité, nous constatons que les nouveaux ensembles ne se développent évidemment pas sur le même type de tissu urbain que les anciens. Le contexte ambiant n'y est pas le même. Comme dans toutes les périphéries, il y a un syndrome « désert ». Simple question de patine? On peut le penser, mais nous voyons que les voies sont beaucoup plus larges et vides, que la

succession des cités n'est interrompue que par de grands établissements techniques sans ouverture sur l'espace local. Il n'y a donc pas de spectacle à goûter sur l'avenue. L'équipement commercial lui-même se résout souvent au système des magasins municipaux, parfois privatisés, parfois non, mais en général éloignés les uns des autres. Dans ce contexte, le xincun se présente comme le seul espace à vivre, et qu'il soit enclos renforce ce caractère insulaire.

On l'aura remarqué sur ces divers exemples: la sophistication du guichet d'entrée et de sortie aug-

mmente avec le standing du « *compound* » (un vocable qui convient mieux, finalement, que celui de *xincun/nouveau village*). Le fer forgé des grilles s'affine, les murs troquent le carrelage pour le faux marbre, avant que n'apparaissent les colonnades. La simple guillemette de gardien se mue peu à peu en quasi douane, souvent munie d'une barrière mobile, en forme de soufflet métallique. Il est piquant de constater que la propriété privée, même dans les strates encore populaires, est plus contraignante sur ce sujet que l'ordre

communiste croisé avec la tradition chinoise. Dans les lilongs et les anciennes cités, on entre et on sort comme on veut. Dans les nouvelles il faut négocier, parfois pour la forme, parfois davantage. Le sentiment de pénétrer dans un espace privé est renforcé par l'abondance des messages qui, dès le guichet franchi, vous accueillent sur un cortège de panneaux ad-hoc. A les en croire, l'animation communautaire du *compound* est intense.

encadré n° 5

DAZIBAOS ET CALICOTS

*I*l y a d'abord les maximes, les incitations à l'enthousiasme, les résolutions collectives parfois incluses dans le nom même de la cité, parfois proclamées sur une banderole rouge: « *Le xincun est ma famille* », « *Nous allons construire une vie formidable avec vous* », « *Construisons un quartier civilisé* », « *Fortifions la moralité* », « *La propreté dépend de chacun* ». Ces mots d'ordre font écho à ceux qui émaillent la ville, comme ce « *Faisons Shanghai plus propre* » ou ce « *Renforçons l'éducation pour développer le pays* » tendus au-dessus de deux grands axes, ou encore ce « *Rêvons, imaginons* » qu'on rencontre à l'entrée d'une ville nouvelle. Ils contrastent quelque peu avec les formules, d'un tout autre registre, que l'on glane dans le monde commerçant, par exemple la maxime de ce petit restaurant propre, moderne, tout juste créé: « *L'argent viendra et viendra encore* », ou bien l'enseigne du nouvel hypermarché Nong Gong Shang (Paysan Ouvrier Marchand) corrigeant la formule maoïste Paysan Ouvrier Soldat! Carrefour, la célèbre enseigne française établie sur Wuning lu (Putuo), n'est d'ailleurs pas en reste: jouant sur la prononciation shanghaienne, elle affiche les trois idéogrammes *jia le fu*, sensiblement prononcés « *calefou* », et qui signifient « *famille, joie, félicité (ou chance)* »²³.

Viennent ensuite les préceptes plus développés, des petits bouts d'enseignement moral. Ils peuvent être gravés sur les murs. Un exemple: « *Quand on est vieux, il convient de travailler encore, de se tenir en bonne santé, de se sentir responsable, de se cultiver et de s'amuser* ». Plus sèchement, cette cité affiche sept interdits: « *Ne pas cracher, ne rien jeter par terre, ne pas abîmer le mobilier public, ne pas abîmer les plantes, ne pas enfreindre les règles de la circulation, ne pas fumer en public, ne pas dire des gros mots* ».

Au chapitre de la bonne conduite, le plus surprenant est l'auto-portrait du policier en charge du quartier. Il se présente avec sa photo et ses résolutions, évidemment conventionnelles: « *Être aimable, répondre rapidement au téléphone, être juste, procurer un sentiment de sécurité, résoudre les problèmes rapidement, informer les habitants et les satisfaire, être toujours prêt et en forme, tenir mon bureau propre* ». Ses missions sont définies en six points: « *Prendre connaissance des problèmes des gens, administrer la population, assurer la sécurité (tournées nocturnes), coopérer avec les habitants, résoudre les problèmes de voisinage, attraper les voleurs et les criminels* ». La police transmet aussi des recommandations d'hygiène. On apprend ce qu'il faut faire pour conserver les aliments, pour éviter des maladies de peau en été, ce qu'il faut faire quand on est une femme enceinte, quand on est une femme ménopausée, quand on est un vieux couple, ce qu'il faut faire pour éviter le sida. Elle nous informe aussi sur l'évolution de la population de Shanghai, réputée en diminution depuis 1993, ce qui paraît être annoncé comme une bonne nouvelle.

Mais c'est incontestablement le comité de la cité qui est le plus prolix. Et là, on dépasse indubitablement le pur formalisme. Il y a une part de fantaisie et d'improvisation dans l'expression, souvent manuscrite et accompagnée de dessins plus ou moins maladroits, mais efficaces. Car il s'agit souvent, pour chacun des membres du comité, d'expliquer le secteur dont il a pris la charge. Tous les aspects de la vie des habitants sont

couverts. Il n'est que de lire les douze rubriques soigneusement affichées, sous verre, sur le présentoir luxueusement carrelé de cet excellent xincun.

Rubrique **Éducation**: activités de vacances pour les élèves des écoles, chorale à l'Opéra de Pékin (à Shanghai), kung-fu, gymnastique qigong, initiation au droit des jeunes. Rubrique **Maternité**: inscription du 3^e mois, médicaments anti-conception pour femmes au chômage, carte d'enfant unique (à porter toujours sur soi). Rubrique **Services divers**: réparation cycles, frigidaire, etc., pharmacie, psychiatrie, aide à trouver du travail, à trouver une bonne, une garde d'enfants, une maison de retraite. Rubrique **Réconciliation**: problèmes de voisinage, problèmes de couple, comment trouver de l'aide. Rubrique **Environnement**: instructions pour la propreté, produits pour dératissage, conseils pour nettoyage des escaliers, pour désherbage, surveillance du nettoyage des allées, des jardins, des immeubles, des vitrages collectifs (une société est rémunérée pour cela). Rubrique **Sécurité**: instructions pour un comportement sécuritaire, organisation des habitants pour la vigilance, profil requis pour prétendre habiter la cité, quels sont les visiteurs que l'on peut accueillir, signalement des problèmes, coopération pour les résoudre. Rubrique **Emploi**: réception des demandeurs d'emploi, aide à l'inscription, affichage rapide des offres d'embauche. Rubrique **Alimentation**: garantie des besoins élémentaires pour les revenus les plus bas, comment vérifier les besoins, comment aider, débat au sein du comité, informer la municipalité. Rubrique **Mariage**: aide aux chômeurs pour accéder au mariage, certificats de mariage et de divorce. Rubrique **Personnes âgées**: aide à la protection de leurs droits, aide pour porter plainte, aide aux familles avec personnes âgées, intervenir avec sollicitude. Rubrique **Handicapés**: aider à la reconnaissance du handicap, aider à l'obtention d'un emploi. Rubrique **Armée**: aider les familles de militaires morts ou blessés à obtenir une pension ²⁴.

Toutes ces rubriques sont signées du responsable correspondant. Dans une autre cité, parmi 14 services proposés, on note une aide à l'apprentissage de la cuisine (les témoignages recueillis attestent son grand succès), ainsi qu'un service de coiffure à domicile et massage. Ces services-ci sont payants. Un tableau noir précise, à la craie, les numéros d'appartements de ceux qui n'ont pas réglé le massage... Y aurait-il, derrière ces nouvelles rubriques, une dérive généralisée du service citoyen vers le service marchand? Une chaîne de télévision à péage affiche elle aussi, à l'entrée d'un xincun, la liste des abonnés en retard de paiement.

A tout cela s'ajoutent les annonces quotidiennes dont se charge le gardien, et qui laissent deviner une certaine animation culturelle: une soirée musicale, une soirée de chants, danse et devinettes, un concours de ping pong, un tournoi d'échecs, une séance de gymnastique, une vente de livres, le passage des médecins, une rencontre sur des sujets scientifiques. On indique également que la salle d'activité est réservée aux vieux le mardi, aux jeunes le mercredi, etc. Notons encore que, quel que soit le jour, les grilles de la cité s'ouvrent à 6 heures et se ferment à 20 ou 21 heures. Cette notification est affichée côté rue.

23. Au titre des jeux de mots suggérés par les marques étrangères, on peut encore citer le cas de Marlboro, mais sans garantie sur l'origine shanghaienne de cette trouvaille colportée à Shanghai: Marlboro serait l'acronyme de « Men always remember love because of romance only ».

24. La traduction de toutes ces écritures a été assurée, sur les lieux mêmes de leur relevé, par Xiaoyun Yu, étudiante en lettres modernes à l'Université Normale de la Chine de l'Est.

Il est clair que toute cette « messagerie » graphique, qui n'est certainement pas une nouveauté en Chine, est aujourd'hui caractéristique des cités périphériques, essentiellement quand elles abritent des propriétaires nouvellement promus, issus des classes populaires. Dans les lilongs et les anciens immeubles barres, peuplés de pseudo locataires dépendants, cette animation auto-gestionnaire n'est pas ou n'est plus

lisible, comme si on s'apprêtait à fermer, à passer à l'autre système. A l'autre extrémité de l'éventail, dans les riches condominiums, tout cela n'est évidemment pas de mise, ou prend des formes plus discrètes, moins lisibles.

La tour de César

Pour suivre les riches (les nouveaux riches?), il faut à nouveau se diriger sinon vers le centre, du moins vers les quartiers péricentraux, en-deçà du périphérique « intérieur », et se replonger dans une géométrie verticale. Il faut cependant nuancer cette différenciation socio-spatiale. Entre la pointe de la pyramide sociale et la masse des populations déguerpies, globalement pauvres ou modestes même quand elles ont pu faire le choix de l'accession à la propriété, l'économie shanghaienne d'aujourd'hui ouvre évidemment la voie au développement d'une classe aisée de cadres en tous genres. Elle n'est pas à confondre avec les grosses ou moyennes fortunes qui tissent leur cocon par ailleurs. Schématiquement, mais en prenant encore le risque d'une trop grande simplification, on peut estimer que le monde des barres, sur des sites plus ou moins périphériques, prend également en charge (outre les classes modestes) le monde des ingénieurs et des techniciens, tandis que les tours résidentielles du péricentre s'adresseraient essentiellement aux « *managers* » et à leurs collaborateurs.

A l'appui de ce schéma, côté barres de qualité, on peut additionner le meilleur de ce que nous venons de voir avec ce que nous avons vu, trop brièvement au début de cette tournée, dans le sud de Pudong. Un signe de standing ne trompe pas, l'introduction des garages individuels dans la trame du compound. Notons bien, cependant, qu'ils disparaîtront à la vue dans les condominiums de plus haut standing et de plus grande centralité, évidemment dotés de sous-sols. Sur cette image nous voyons bien le profil, désormais classique, d'une cité périphérique de standing intermédiaire. D'un rang d'immeubles à un autre, la succession des plans s'établit ainsi : façades sud, jardinets clos attenants aux rez-de-chaussée, allée dallée, bande des garages (pour cycles ou pour automobiles), chaussée, façades nord comportant les entrées d'immeubles. Sur les façades nord, les fenêtres étroites des chambres. Sur les façades sud, de larges baies vitrées bleues, et des balcons ou loggias ou bay-windows d'où pointent les perches à linge que nous avons déjà vues un peu partout. Des perches que l'on sort et que l'on rentre au gré des ondées.

Remarquons une fois de plus, au passage, qu'au-delà de tant de mutations depuis l'époque des lilongs, il y a au fond une grande permanence du modèle résidentiel, au moins par certains éléments structurels. Les garages avaient aussi été introduits, dans les années trente, dans les lilongs pour cadres. Et sur cette image

d'une cité pour cadres des années Mao, on retrouve aussi, à défaut des garages individuels, ces jardinets entre façades sud et allée, mais avec des clôtures moins opaques. Cette cité est équipée d'un garage collectif pour cycles, soigneusement gardé. Dernier détail : le local poubelle, tout de blanc carrelé, que l'on retrouve aujourd'hui au bout de chaque allée de compound, n'est pas sans rappeler, en plus propre, l'édicule équipant chaque sortie de lilong.

La présence des techniciens et ingénieurs à la périphérie de l'agglomération n'est ni une surprise ni une nouveauté. Elle correspond bien à la politique d'industrialisation suivie depuis une cinquantaine d'années. Elle se résume géographiquement en trois cercles. Les industries à forte composante de main d'œuvre, comme le textile, avaient été maintenues et développées, avant d'en avoir été évincées récemment, dans les sites proches des quartiers peuplés (priorité au déplacement des travailleurs). Les industries lourdes ont été repoussées sur des sites lointains et portuaires, comme Baoshan et Jinshan (priorité au transport de pondéreux). Un cercle intermédiaire revenait naturellement aux industries de haute technologie, sur des sites où pouvait être offert un habitat nouveau à un personnel de qualité²⁵. Beaucoup de cités sont directement l'émanation de sociétés industrielles, qui affichent leur raison sociale comme on le voit de part et d'autre de cette grille d'entrée.

Cet habitat sage de barres de qualité, dont nous venons d'avoir un aperçu, a cependant été récemment rejoint, dans certaines villes nouvelles comme *Xin Zhuang* (Minhang), par le syndrome de la démonstration orgueilleuse, démonstration passant par un « verticalisme » dont la finalité est également plus spéculative. Nous verrons cela plus tard. Autre verticalisme qui ne correspond pas, et de loin, à une classe de hauts revenus : celui que nous voyons ici dans la toute première périphérie d'après 1980, non loin du « *ring road* » intérieur (quartier *Nu Jiang*). Nous l'avons déjà évoqué. ces tours minimalistes et cependant élevées (une vingtaine d'étages), forment à elles seules, attachées par deux, par trois ou par quatre, des cités de relogement pour les déguerpis du centre ville. Les habitants de ce groupe-ci viennent tous d'un lilong proche de *Nanjing lu*. La violence d'un passage aussi radical du tout-horizontale au tout-vertical, s'ajoutant à la brimade de l'éloignement, semble avoir conduit à l'abandon (sous toute réserve) de ce principe de transvasement qu'on pourrait résumer ainsi : « un lilong, une tour ».

25. Entretien avec le professeur Gang Zeng, Département de Géographie, Université Normale de la Chine de l'Est (20 août 1999).

Venons-en enfin à la « tour de César ». Cette expression n'est pas du tout une locution locale, mais nous résumerons ainsi le vocabulaire architectural et le décorum de ces ensembles de luxe qui se multiplient à courte distance du centre des affaires, au sein d'espaces conquis sur des lilongs dont les ruines, souvent, sont encore fumantes alentour. César, l'empereur, a d'ailleurs bien sa statue en pied à l'angle d'une rue de Hongkou. Et c'est à Hongkou aussi que se situe cette cité inouïe, où chaque immeuble porte le nom d'une capitale de la vieille Europe, exhibant des colonnes à la fois doriques, ioniques et corinthiennes qui s'empilent sur douze étages, encadrant de généreux balcons en fer forgé grand siècle, le tout émergeant au milieu de compositions fleuries ponctuées de bassins, de gloriottes, d'odalisques et de balustres versaillais.

C'est à Nanshi, la ville chinoise d'avant les Concessions, que surgit cette autre cité, celle-ci colossale, massive, culminant à 25 étages. Rien de romain ni de grec dans cette architecture en forme de ruche, où les amples terrasses individuelles forment comme autant d'alvéoles. Son nom, *Sun Wonderland*, proclamé en anglais comme en chinois, annonce d'ailleurs une autre couleur que celle de l'antiquité méditerranéenne. Pourtant, ses divers portiques d'entrée, et surtout le principal, en vaste hémicycle de verre rythmé par de hautes colonnes, offrent une débauche de joueurs de flûte ou de cithare, d'éphèbes et d'aphrodites, d'amours, de griffons, de vasques et de cratères, le tout en faux marbre blanc. Au centre de la composition, une énorme fontaine porte au pinacle un taureau (ou s'agit-il d'un buffle?) présenté comme le veau d'or. A son cou, aussi blanc que toute la scène, un foulard rouge de pionnier est noué. Mais ce pourrait être l'amorce d'un taurobole, la suggestion d'une entaille couleur sang. L'hémicycle, ou le centre commercial qui se cache derrière, bizarrement, est nommé *St Bovine Court*. L'explorateur de ville donne sa langue au chat.

Sun Wonderland comporte une douzaine de tours aujourd'hui (en 1999). Mais on annonce qu'il ne s'agit que d'une première tranche. Faudra-t-il raser tout Nanshi? On est là devant l'éradication la plus brutale, la plus totale, au cœur du cœur de la mémoire de Shanghai. On ne peut comprendre cela qu'en enregistrant positivement un élément d'analyse essentiel: l'intérêt des plus riches pour habiter au centre de l'agglomération. Ce tropisme peut être compris comme une sorte d'hommage, quand dans tant de grandes villes du monde les bourgeoisies fuient le centre histo-

rique des villes. A Shanghai, si les murs disparaissent, la charge positive reste.

Cette interprétation positive ne peut, toutefois, convaincre qu'à moitié, surtout si l'on prend la mesure de l'espace immense qui, de Pudong à Puxi, est désormais dévolu à la centralité shanghaienne. Il s'agit ni plus ni moins des quelque 110 km² encerclés par le périphérique intérieur, non compris les pôles extérieurs comme celui de Hongqiao. Cet espace intérieur, sensiblement plus vaste que la commune de Paris, est dès à présent quadrillé par des axes de développement aussi ambitieux les uns que les autres. Le monstrueux immeuble que voici surgit, parmi bien d'autres, à cinq kilomètres du Bund, du côté de *Changshou lu*. Boursoufflé de loggias en demi-lunes sur trente étages et vingt travées, surmonté d'un ridicule clocheton de couvent néo-classique, il n'est cependant pas uniquement résidentiel. Il surgit d'un « podium » (une structure horizontale) voué aux affaires, dont les arches de marbre glacé, et surtout les pilastres aux chapiteaux violemment dorés (encore un syncrétisme ionico-corinthien), disent toute la suffisance.

L'association de la fonction résidentielle de grand standing et des espaces d'affaires semble devoir éviter, dans une certaine mesure, une évolution des centres en « City » ou en « CBD²⁶ » trop exclusivement économiques et bureaucratiques. Un minimum de mixité est également assuré par la formule bureaux/hôtel, à la pointe de la mode si l'on se réfère à la tour championne de Pudong, la tour *Jin Mao*, dont un hôtel occupe les trente derniers étages. A sept kilomètres de là, sur le périphérique, la tour *Wu Mao* (par exemple) joue également sur ces deux registres. Sur le Bund, le célèbre hôtel de la Paix, construit en 1929, s'est vu confisqué le dernier de ses dix étages, le plus convoité, par un club de banquiers...

Terminons cette courte incursion dans le résidentiel vertical de la ville « intra-périphérique » par une image désormais presque banale. Elle montre une forme de mastodonte architectural très fréquent dans le Shanghai d'aujourd'hui. Ecrasant un parterre de lilongs, ces deux énormes tours siamoises paraissent reliées par les épaules, formant comme un portique géant. L'illusion du couple est accentuée par une silhouette « couronnée », donnant une sorte de tête à chaque tour. Comme si la double Chine, la communiste et la capitaliste, avançait à pas de géants sur la ville d'autrefois.

26. CBD : Central Business District

Branle-bas général

Jusqu'ici, nous n'avons vu que les résultats acquis du « grand déménagement ». Plus exactement nous avons repéré, alternativement, certains éléments de l'ordre ancien comme de l'ordre nouveau. Mais cette mutation obtenue en quelques courtes années, et qui se poursuit, n'a pu s'opérer sans qu'un invraisemblable chantier ait mis sens dessus dessous la ville entière. L'atmosphère, dans les semaines de cette exploration, se nourrissait de deux fébrilités. Une fébrilité « ordinaire », puissante, attachée aux grands objectifs, vibrant comme un rouleau compresseur ou comme une bétonnière aux dimensions majestueuses de la ville. Et une fébrilité circonstancielle, au petit pied, mais aussi diffuse que les poussières d'une bourrasque. L'échéance du 1er octobre du Cinquantaire (de la République Populaire) s'est en effet surimposée au tempo ordinaire, retournant le moindre pavé sur tous les trottoirs, la moindre fleurette sur tous les parterres, comme pour une inspection générale.

On pourrait multiplier les images de destruction, faciles occasions d'émotion, de spectacle, de paysages hallucinants. Tout en nous rappelant que de telles scènes sont omniprésentes, nous nous contenterons de la silhouette de ce lilong de l'arrondissement de Luwan, mis à nu par la disparition d'un lilong mitoyen; de cet autre, écorné de tout son long par le dédoublement d'une avenue, monnaie courante dans les arrondissements du péricentre et de la périphérie; de ces boutiques en sursis, et jusqu'au bout vivantes, dans l'immense champ de ruine d'un quartier informel dit « japonais », car issu des ravages (déjà!) de l'occupation japonaise dans l'arrondissement de Hongkou; enfin de ce vaste terrain vague (et en attente) gagné sur Nanshi, la ville chinoise historique, et de sa pitoyable couronne de maisons éventrées derrière lesquelles, au loin, se profilent les tours de Pudong.

Pour équilibrer immédiatement ces images négatives, partons à la recherche, dans les parages-mêmes de ces éradications, des premières preuves d'une volonté naissante de protection et de réhabilitation²⁷. Mais le souci patrimonial passe d'abord par une reconstitution de toute pièce, et surtout par le pastiche et le simulacre²⁸. A deux pas du terrain vague de Nanshi, voici la vraie-fausse « *Shanghai old street* », prolongeant le bazar Yuyuan par lequel nous sommes déjà passés. S'ouvrant par des portiques d'honneur

(*pailou*) à dragons, bâtie de maisons blanches « tuilées » et « lanternées » à l'ancienne, parcourue de cyclo-taxis et de touristes heureux, elle est entièrement dévolue à la vente d'un artisanat convenu et à la petite restauration.

La politique patrimoniale, cependant, passe aussi par le classement d'un certain nombre de monuments, comme nous l'avons déjà dit des « gratte-ciel » du Bund. Voici, dans l'arrondissement de Jing'An, une opération de curetage destinée à dégager le Temple de la Paix. On le voit en effet émerger au milieu des décombres des maisons qui l'entouraient. Six semaines plus tard, pour le 1er octobre, le temple sera méconnaissable, peint de couleurs vives après avoir été rebâti en béton (cette information n'étant donnée que sous toute réserve), et désormais en face à face direct avec les tours orgueilleuses, avec la station de métro voisine, enfouie dans un amphithéâtre de verdure et de marbre, et avec toute l'animation nouvelle de la ville. En contrepartie de cette opération expéditive, le temple de Confucius, dans le sud de Nanshi, récemment refait lui aussi, jouit d'une facture sobre et soignée, en boiseries sombres appelant le recueillement. En outre son enclos, et la pagode qui l'accompagne, restent comme protégés par le tissu urbain de la vieille ville, dont la vétusté laisse toutefois présager une prochaine intervention musclée.

Shanghai n'est pas très riche en temples et autres pagodes. La question patrimoniale tourne surtout, bien évidemment, autour du sort des lilongs, plus difficile à régler que celui des monuments, palais 1900 et gratte-ciel des années 30 compris. Ces trois images illustrent quelques pistes. Dans cette rue du sud de Jing'An, une opération « façades » s'applique à un séduisant lilong à balcons. Le résultat est très heureux, mais on ne sait pas s'il sera poursuivi à l'intérieur, l'objectif immédiat étant celui du Cinquantaire. Dans cet autre secteur de l'ancienne concession française, appartenant cette fois à l'arrondissement de Luwan, un hôtel moderne a « récupéré » les pavillons jumeaux d'un lilong de la dernière génération. A partir d'un état de taudification et de subdivision extrêmes, une réhabilitation « hard » a restitué l'unité des pavillons et leur identité « normande », affichée par un pignon à colombages.

Cette troisième image, enfin, suggère une gentrification progressive, unité par unité, dans un lilong se trouvant au contact d'un secteur valorisé. Cela suppo-

27. Natalie De'lande, op. cité.

28. Alain Delissen, « Le patrimoine urbain séoulite, impermanence et simulacre », Flora Blanchon (dir.), *Asies II, Aménager l'espace*, CREOPS, Presses de l'Université de Paris-Sorbonne, 1993, pp. 219-231.

se la possibilité d'une cession lot par lot, donc d'un morcellement des lilongs au gré d'une demande individuelle. Ce n'est certes pas la logique dominante, qui continue d'aller vers des projets intégrés de grande ampleur, comme celui qui concerne le « Site de la première conférence du parti communiste chinois ». Ce lilong du sud de la concession française ayant en effet abrité cette réunion en 1921, sa sanctuarisation sert aujourd'hui de prétexte initial à un projet portant sur 52 hectares²⁹. Associant largement investisseurs et concepteurs étrangers, cet ambitieux projet municipal (et d'arrondissement) satisfait au souci patrimonial en vogue, mais sous des formes essentiellement muséographiques, touristiques et commerciales. Il aura cependant le mérite de dessiner une vaste composition urbaine, intégrant une portion de ce patrimoine centenaire aux autres aspirations de l'arrondissement de Luwan: un parc de loisir avec lac, un quartier d'affaires avec tours, un quartier commerçant moderne, de nouveaux logements en barres et en tours.

Cet art du compromis est bien illustré, symboliquement, par ce vieux théâtre de *Fuxing lu*, fraîchement rebadigeonné pour servir de bureau de vente à l'imposant programme immobilier qui se déploie immédiatement derrière lui. Il est vrai qu'avec son fronton et sa colonnade, il correspond bien à l'estampille gréco-romaine que d'autres programmes, on l'a vu, recherchent tant.

De ces images de chantier, nous pourrions aussi multiplier les exemples à l'infini. Ample comme celle-ci, prise dans un secteur en recomposition totale au centre-même de Puxi, aux alentours de Shanghai Télévision, et d'où le regard embrasse les architectures verticales les plus éclectiques, mais pas toujours heureuses. Surprenante comme celle-là, détaillant un échafaudage pharaonique par la taille, mais surtout par l'emploi d'un matériel on ne peut plus naturel: le bambou, en guise de tubulures, ou tressé en claies de protection. Héroïque comme cette dernière, nocturne, qui montre une équipe en plein effort, travaillant sur un quinzième étage à la lumière d'un puissant projecteur.

Voilà pour la fébrilité « ordinaire ». Quant à la fébrilité que nous disions « circonstancielle », il faudrait des images sonores, et qui vous envoie de la poussière plein les yeux. Pour traverser la région centrale de Jing'An à deux mois du Cinquantenaire, mais aussi tout autre secteur névralgique de Shanghai, il valait mieux avoir le pied agile. Mais c'était miracle que de

voir la population cycliste de Shanghai poursuivre sa route avec flegme et dextérité, tandis que les chaussées comme les trottoirs de droite et de gauche étaient tout retournés, vrombissant de marteaux piqueurs dans le même temps que de nouveaux pavés étaient couchés sur le sable, que camions et brouettes approvisionnaient, et que des jardiniers plantaient. On comprend que cette jolie livreuse à chariot se protège, sous son chapeau de paille, d'un masque de tissu blanc, comme on le voit assez couramment dans cette ville.

Au vu de ces images, et du désordre ambiant, on a du mal à croire que, quelques semaines plus tard, tout sera prêt pour la fête et surtout pour durer, car il s'agit bien de travaux d'équipement. Il en fut bien pourtant ainsi, et le programme continue, avec d'autres tranches aux chiffres encore plus impressionnants: après les 30 artères du Cinquantenaire, on passe à 102 autres artères importantes. Tout cela est orchestré par le Bureau de l'image urbaine, et comporte d'autres volets comme l'aménagement des bords de rivière, en commençant par les berges de la Suzhou pourvues, sur un premier tronçon, d'une promenade végétalisée. Le souci d'introduire des végétaux dans la composition urbaine est partout présent, poussé presque jusqu'à la manie à en juger par ces jardinières accrochées, sur des kilomètres, au parapet des viaducs autoroutiers, ou par la fragilité de ce « jardin de rue », en gestation, sur un carrefour turbulent de Hongkou.

Un programme inattendu achève de donner la mesure, dans cette ville iconoclaste, de l'attention portée à l'image et à l'harmonie paysagère. On pourrait l'appeler l'opération « toits rouges », puisqu'il s'agit de doter les immeubles-barres de toits de tuiles en pente, généralement de cette couleur, là où il n'y avait que des toits-dalles. Les motivations techniques sont certes importantes, les plus anciens de ces immeubles connaissant de graves problèmes d'étanchéité. Mais la volonté de les valoriser symboliquement, en rapprochant leur silhouette de celle des demeures traditionnelles aussi bien en Chine qu'en Occident, est un argument majeur de ce programme³⁰.

29. Natalie Delande, op. cité.

30. Ibid.

QUESTIONS D'ENVIRONNEMENT

*E*n amont de l'élaboration de « l'image urbaine », l'aménagement du cadre de vie comporte trois lourds dossiers, moins gratifiants, auxquels les multiples niveaux de décision depuis Pékin jusqu'aux « gouvernements » de voisinage, en passant par la municipalité de Shanghai et ses 20 districts (dont six ruraux) semblent pourtant s'être sérieusement attaqués.

Le premier est celui des **déchets solides**. Une étude de 1996³¹ montre que la collecte s'effectue encore à tombereau ouvert (depuis 16 000 points de regroupement), puis dans des barges à ciel ouvert (à partir de 16 stations intermédiaires le long du fleuve Huangpu), pour aboutir enfin sur trois décharges en bord de mer. Le tri (des papiers par exemple) s'effectue aux deux tiers d'une façon informelle avant la collecte, par des petits prestataires à vélo, et pour un tiers après la décharge, cette fois selon un protocole formel. De nombreuses petites décharges informelles demeurent (15 % du tonnage). Les boues des fosses septiques, également acheminées sur barges, sont utilisées comme engrais. Mais le compostage reste marginal. Quand au nettoyage des rues, il n'est mécanisé que sur les grandes artères.

Aucune taxe n'est perçue à Shanghai dans ce domaine, qui reste à la charge de la municipalité. Les projets sont ambitieux, prenant Hong Kong comme modèle. En 1999, ils sont déjà en bonne voie³². Les mots clés en sont : collecte à domicile, conteneurs, compactage, mécanisation du nettoyage des rues, fermeture des décharges, incinérateurs à Puxi et à Pudong (projets Lyonnaise des Eaux et Alstom).

Le deuxième dossier est celui du **traitement des eaux**. Les mêmes études nous apprennent que les eaux du Yangzi aussi bien que celles du lac Taï sont essentiellement polluées par les lisiers et les engrais, donc par l'azote et le phosphore. Le lac, dont la dimension et la proximité pourraient en faire une ressource idéale, est saturé aux deux tiers (la dépollution des eaux est une priorité du IXe plan). L'approvisionnement de Shanghai continue donc de se faire principalement à partir du Huangpu, le captage ayant été récemment déplacé vers l'amont (station de Daqiao, d'une capacité de 5,4 millions de m³/jour). C'est une compagnie municipale, déficitaire et subventionnée, qui s'en charge, ainsi que des 15 stations de traitement, qui laissent l'eau de Shanghai encombrée de chlore et de près de 500 micro-organismes. Pour l'avenir, de nouvelles usines d'eau potable sont projetées (avec la participation d'une entreprise française), et l'on envisage des réservoirs sur le Yangzi (il y en a déjà un). On s'attend à une augmentation de 0,5 million de m³/jour chaque année.

Le sous-dossier des eaux usées révèle que, avant l'achèvement en 1994 d'un grand collecteur, seulement le quart des rejets était collecté par les égouts, la moitié aujourd'hui. Mais moins des deux tiers des rejets collectés sont traités, encore que légèrement, par simple décantation. Les projets, soutenus par la Banque mondiale, privilégient le rejet, après traitement, vers le Yangzi plutôt que vers le Huangpu. La rivière Suzhou doit être entièrement assainie. C'est en partie dans ce but que 62 000 entreprises artisanales (notamment des papeteries, des tanneries, des teintureries) ont été fermées depuis 1996. En réalité, beaucoup fonctionnent encore, surtout la nuit. Et les amendes pour pollution restent trop faibles.

Un gros problème de Shanghai est celui du drainage, que de nombreuses stations de pompage ne suffisent pas à assurer. En outre, il faut lutter sur deux fronts opposés, ce qui conduit à des dispositifs contradictoires : les écluses qui, au débouché des petits cours d'eau, sont chargées d'empêcher la remontée des eaux de marée haute, ont aussi pour effet de ralentir l'évacuation des flux amont. Les risques d'inondation restent donc importants.

Le troisième gros dossier, enfin, est celui de la **pollution de l'air**. Celle-ci est d'abord liée à l'utilisation du charbon pour 70 % des besoins d'énergie, mais aussi à l'industrie chimique, à la sidérurgie, aux cimenteries, aux véhicules. De 1996 à 1997, les fumées ont augmenté de 8 %, les poussières industrielles de 50 %. Les projets prévoient donc la substitution du gaz au charbon, des délocalisations d'usines, l'installation de filtres sur les véhicules, le développement du trolleybus, du métro, du GPL, enfin l'accroissement des espaces verts, qui doivent être portés à 16 % de la superficie de Shanghai en l'an 2000. Cela ne ferait encore que 0,5 m² par habitant.

Mobilités et gestuelles

Laissons à présent venir plusieurs séries d'images relatives au mouvement des habitants dans l'espace public de la ville. La collection la plus immédiate a trait à la circulation. Ces photographies montrent toutes, en 1999, que les taxis dominent ou paraissent dominer en nombre (la réalité statistique est sans doute plus modérée), que la quasi totalité des voitures individuelles (taxi compris) sont de chez Volkswagen, et plus particulièrement du modèle Santana, disparu en Europe mais fabriqué ici, à Antin, l'une des villes satellites de Shanghai déjà citées³³. Sous réserve de chiffres précis, on voit bien que le marché automobile est loin d'être parvenu à maturité, et que l'on reste donc dans une situation d'exception, éminemment transitionnelle. A noter que les compagnies de taxi relèvent du même statut hybride que les compagnies immobilières, tout à la fois municipal et privé.

Malgré leur reflux, notamment lié à l'accroissement explosif des distances, on voit que les bicyclettes restent chevillées au corps de nombreux Shanghaïens. Chaque battement de feu rouge voit s'accumuler, aux carrefours, des vagues de cycles sagement regroupés. Le cyclo-moteur progresse, le tricycle régresse, mais il est visible que le cycle fut, dans la période précédente, l'objet d'une attention privilégiée du pouvoir. De larges couloirs lui sont encore réservés dans les grands axes, tandis que les bécanes conservent l'empreinte de la vieille industrie de la Chine populaire et d'un objectif de promotion sociale du type « un vélo pour tous » : modèles austères, basiques (sans dérailleur, guidon plat), généralement gris anthracite. Comme pour souligner leur fonction quotidienne et utilitaire, ils sont toujours pourvus d'un panier (en fer) devant le guidon. La marque de ce vélo signifie « pour toujours ». Celui-là, de qualité supérieure, a droit au nom de « phénix ». Cette vieille motocyclette est estampillée « bonheur » (*Xingfu*).

Le redéploiement de la ville dans une nouvelle enveloppe spatiale remet évidemment en cause la place du vélo³⁴. Pourtant, il devrait subsister à l'échelle du

quartier, comme en témoigne cette scène devant un collège de la première ceinture de banlieue. Ce n'est qu'un instantané fixé sur un ballet, qui se poursuit pendant la demi-heure précédant l'heure de la rentrée : par petits paquets ou un à un, la quasi totalité des élèves, filles ou garçons, arrivent à vélo. L'utilisation familière de cet outil de locomotion paraît, sur cet exemple, conférer au citadin une sorte de légèreté et de grâce. Elle peut aussi produire l'image de tristes chevauchées ouvrières en direction des usines. Shanghai, en se modernisant, résorbe peu à peu celles-ci, mais perd sur l'autre tableau. La pression du trafic métropolitain flétrit jour après jour le charme désuet du cyclisme au féminin, en soieries ou cotonnades légères³⁵ et chapeaux abat-jour, façon années 20, qui imprègne encore (ou s'agit-il d'une résurgence post-maoïste?) les autres villes du bas Yangzi : Suzhou, Hangzhou, Nanjing... Noter cette étonnante pièce de popeline blanche, à dentelles, posée le temps de la course sur les épaules et les bras nus : il faut que la peau reste claire. Ce souci n'est plus celui des filles en tee-shirt (toujours blanc). A Shanghai plus qu'à Hangzhou, les vêtements à l'américaine progressent parallèlement à la motorisation, tout en restant dans le registre d'une discrète simplicité.

Mais il pleut beaucoup à Shanghai, et tous ces détails disparaissent alors sous une pèlerine plastique uniforme, couvrant cycliste et bicyclette. Vue d'un étage élevé, les couloirs cyclables se muent en processions réjouissantes de capuches rouge écarlate, jaune citron, bleu roi ou vert pomme, tranchant sur la grisaille de l'asphalte et du crachin, et fendant bravement les ruisseaux.

Un véhicule pittoresque est le cyclo-taxi à moteur. Ce trois-roues à cabine de fer blanc ou de toile était souvent conduit par des handicapés³⁶. Pendant l'été 1999, il circulait encore, comme on le voit ici sur *Huaihai lu*. Mais il était en sursis, un sursis qui prit fin à l'automne pour tout Shanghai intra-muros, c'est-à-dire en-deçà du premier périphérique³⁷. Le cyclo-pousse avait déjà, de son côté, disparu depuis longtemps du paysage shanghaien. Mais il en reste quelques-uns en usage dans les banlieues et dans les villes voisines, par

31. Florence Dang, *L'environnement à Shanghai et en Chine de l'Est*, dossiers du Poste d'Expansion Economique (PEE) à Shanghai (Ministère français de l'Economie et des Finances), 1996.

32. Sébastien Bernard, *L'environnement en Chine de l'Est*, ibidem, PEE, 1999.

33. Une sorte de monopole semble en effet bénéficier, sur le territoire de la ville-province, au seul fabricant local. Citroën, installé à Wuhan, jouirait du même privilège dans la province de Hubei. Sous toute réserve. Dans une province dépourvue de constructeur automobile, en revanche, le choix serait libre. C'est ainsi qu'à Hangzhou, dans la province de Zhejiang, les Volkswagen et les Citroën se côtoient (témoignage *in situ*).

34. Voir dans ce même volume l'article de Jean-François Doulet.

35. Robe, jupe, ou pantalon court, flottant, fleuri ou à pois sur fond noir, qui reste très prisé des vieilles femmes, notamment dans les classes populaires. A noter, aux pieds des dames en jupe, les socquettes en nylon couleur chair.

36. Entretien avec Natalie Delande.

37. Ibid.

exemple à Suzhou. Dans les villes plus reculées, ils sont encore nombreux³⁸.

Quant aux bus omni-présents, souvent bondés mais assez réguliers, il semble qu'ils soient en pleine mutation. Tandis que, pour un tarif double, certains sont climatisés, dont cette nouvelle flotte de superbes bus à étage (ici dans une avenue du district de Yangpu), d'autres paraissent encore rouler avec des roues carrées, à en juger par la dureté des secousses endurées par le passager. Quoi qu'il en soit, les comportements ont changé. Voyant un bus, déjà en plein élan, freiner à mort pour cueillir une vieille femme essoufflée, un usager commente : « Les bus sont gentils. Ils ne l'étaient pas, mais, aujourd'hui, ils veulent gagner de l'argent ». La semi-privatisation des compagnies a en effet modifié la rémunération des agents. Fixe autrefois, elle est à présent modulée en fonction des résultats³⁹.

Un autre lot d'images a trait à la gestuelle des habitants de Shanghai dans les espaces publics, complétant ce que nous avons déjà noté dans le voisinage semi-privé de l'habitat. Suivons un instant ce couple en « pyjama », bottes et parapluie, traversant la ville sous l'averse. Il est probable qu'il se rend dans un parc, où il pratiquera une séance de *qigong*, cette discipline de gestes lents, d'équilibre, de respiration. Les parcs se peuplent ainsi de silhouettes fantomatiques, parfois solitaires derrière un bosquet, parfois jouant un combat de pantomime ou un pas de danse devant quelques badauds, ou encore groupées en classe appliquée face à un maître. Parfois, comme dans ce minuscule square collé au périphérique, des agrès permettent de varier les positions et les gestes. Les parcs étant peu nombreux, tout espace un peu en retrait fait souvent l'affaire; mais aussi les esplanades de l'urbanisme nouveau, comme devant ce supermarché, ou sur cette vaste dalle aux abords de la gare de Zhabei. Ici les groupes comptent plusieurs dizaines de participants, souvent en uniformes, et paraissent préparer quelque revue, brandissant d'immenses éventails...

Le parc Fuxing, dans l'ancienne concession française, est le haut lieu d'un *qigong* élégant, mais aussi d'autres activités paisibles. Il y flotte un parfum de bonne compagnie, que résume bien ce couple distingué installé sur un banc, qui repelote nonchalamment un écheveau de laine, le mari tendant courtoisement les bras. Dans la première banlieue nord, à Hongkou, cet autre parc s'organise autour d'une rivière en boucle, franchie par de jolis ponts à la chinoise, et où

des barques-pédalos voguent parmi les lauriers roses ou blancs. Les épaisses frondaisons ne suffisent pas à occulter l'écrin de tours et leur mille yeux. Mais les contours de cet anneau d'eau savent réserver le coin des pêcheurs à la ligne, qui s'autorisent à y planter leurs parasols. Un peu plus loin, une maison de thé aux allures de pagode est juchée sur un faux bateau en béton, faussement amarré. Cependant, le plus vaste plan d'eau est sans doute celui du parc Changfeng, dans la première banlieue ouest. Son succès, le dimanche, est considérable. Deux immenses dragons dorés, étincelants, s'y pavanent. Articulés comme des rames de métro, ils embarquent des centaines de passagers pour un tour de lac, fendant les flottilles de barques et pédalos de toute nature, parmi lesquels on reconnaît, en figure de proue, la tête familière du canard Donald.

Le parc de Changfeng réserve à ses promeneurs, au détour de parcours savants, des surprises plus ou moins bucoliques comme la classique mare aux nymphéas, une île-pagode, des ponts, des embarcadères, des kiosques. Le clou est un « monde de la mer » flamboyant neuf, dénommé *Fisherman's Warf*, où l'on découvre en salle et en sous-sol une collection d'aquariums, de documentaires marins, de nourritures marines, de « souvenirs » marins; le tout manifestement sponsorisé par *Discovery Channel*, dont l'énorme panneau publicitaire, peuplé de squales sur fond « grand bleu », sert de toile de fond aux photos de famille. Voici comment Shanghai, à trois encablures d'une Mer de Chine que sa population ignore, se nourrit d'océan: sur fond d'eau douce et sur images virtuelles. Entre le phantasme du dragon et les dents de la mer, le peuple shanghaien déambule toutefois avec un évident plaisir existentiel, que ce festival d'ombrelles multicolores, de soieries et cotonnades légères, de petites filles à couettes, suffira peut-être à suggérer. Une suggestion rassurante et délicieusement identitaire. Une barque courant sur l'eau avec ombrelle n'est pas une barque comme une autre.

Comme toujours, aux images il faudrait ajouter le son. Dans la touffeur estivale le vacarme des grillons est assourdissant, obsédant. Ces petites bêtes emplissent les arbres par myriades. Quand, en semaine, la fréquentation du parc est moins dense, des chasseurs de grillons les cueillent avec de longues gaules terminées par des sacs. On retrouve les orthoptères chanteurs dans des petites cages en rotin, de la grosseur d'une grenade. Ce garçon véhicule, à l'arrière de son vélo,

38. Dans le film récent de Wang Chao, *L'Orphelin d'Anyang* (2002), tourné en pleine circulation dans les rues de cette ville (Anyang, province du Henan, 1 million d'habitants), on en voit passer beaucoup.

39. Conversation dans un bus.

une énorme grappe de ces mini-cages qui seront vendues sur un marché. Dans les ruelles de Shanghai, le chant se poursuit sur les rebords de fenêtres. On ne sait jamais d'où il vient, tant les cages sont discrètes.

Au bord de la rue

Une troisième vague d'images nous ramène, comme nous le suggère ce parcours du grillon, au contact de l'espace domestique; non pas dans les espaces semi-privés des lilongs et des cités, mais à l'interface public/privé que sont les façades sur rue et les trottoirs... du moins dans les tissus urbains résiduels où ce contact existe encore. Les oiseaux en cage auraient pu être un meilleur vecteur que les grillons: leurs cages sont plus visibles. On les montre avec orgueil comme le fait, dans une rue de la vieille ville, cet homme qui semble les collectionner. Mais cette passion connue des Chinois, en définitive, marque moins les façades qu'une foule d'autres objets. Voyons, par exemple, ces plantes vertes émergeant de pots et de boîtes improbables⁴⁰; ces étranges balais-serpillières à lanières, pendouillant mollement un peu partout; ce linge suspendu à toutes les aspérités disponibles et que l'on récupère ou déplace, sans cesse pourrait-on croire, avec une perche munie d'un crochet. Sur le trottoir lui-même, des fils sont tendus entre les arbres ou les poteaux de toute nature. Les commerçants étant souvent mieux pourvus en eau dans leur boutique que chez eux, ils y font leur lessive, dressant des séchoirs plus ou moins permanents sur le trottoir d'en face, par exemple. S'il n'y a pas de poteaux publics, la méthode traditionnelle des sept cannes de bambou est toujours possible: deux fois trois cannes en faisceau, et la septième à l'horizontale.

Sauf dans certaines rues-marchés qu'il faut renoncer à décrire, tant l'offre y est diverse, l'appropriation commerciale de l'espace-rue reste en général modérée, sinon par le débordement des boutiques riveraines. La pression du petit commerce à la sauvette n'a pas cette densité désespérée qui, dans de nombreuses villes du tiers-monde, sature l'espace au point de ne laisser que d'étroits couloirs aux piétons, voire aux véhicules. Doit-on attribuer cette modération de « l'encombrement humain » (notion forgée à Dakar dans les années 80) à une action policière? Ou à un reliquat de l'ordre économique communiste? Le commerce de rue, statique ou ambulatoire, existe néanmoins. On l'a vu

pénétrer dans certains lilongs. L'offre de produits maraîchers est sans doute la plus courante, y compris ces belles écrevisses ou ces serpents d'eau, présentés dans des bacs en plastique. Côté artisanal, le petit réparateur de cycles est l'une des figures les plus récurrentes, à l'exemple de celui-ci, qui aligne soigneusement ses boulons et pièces de rechange sur des linges posés sur le sol, ou de celui-là, qui encombre sans vergogne un angle de trottoir. Ce soudeur est plus mobile, transportant, de cour en cour, son fer et son masque aux deux bouts d'un court fléau. Le portage à la palanche est encore pratiqué, par exemple par cette jeune femme proposant des grenades. D'autres prestataires parcourent la ville en poussant ou tirant un chariot, mais surtout en roulant en tricycle: celui-ci « achète » les vieux papiers, les bouteilles vides, les canettes (cf. encadré 6), alertant les habitants avec un cliquetis caractéristique; celui-là vend du papier toilette en émettant un cri. Voilà que passe également un livreur d'eau de source, un réservoir cubique arrimé à son cycle. Il travaille pour une société.

Dans ce mouvement de la rue, ouvrons une parenthèse pour enregistrer aussi la gestuelle familière, quasi permanente, des balayeurs qui sont surtout des balayuses. Cette jeune femme opère dans une livrée seyante, blouson, pantalon et gants uniment blanc cassé, immaculés, une casquette de toile à large visière laissant passer des cheveux noués. Dans une main un balai de fibres, dans l'autre une pelle ramasseuse au bout d'une canne de bambou. Son collègue, un peu plus loin, pousse un gros aspirateur motorisé. Il porte un masque de chirurgien. Ces personnages sont en cohérence avec l'effort fait dans le domaine des toilettes publiques. On découvre encore parfois, dans les villes du bas Yangzi, ces « trônes » qui, au coin des rues, s'offraient au passant sans vergogne, à découvert. Aujourd'hui Shanghai s'équipe de véritables petits établissements qui tiennent à la fois du cottage de luxe (grand toit de tuiles vernissées, enclos jardiné, grilles en fer forgé) et de l'unité chirurgicale (carreaux blancs de rigueur, entretien irréprochable). Seules les deux lettres occidentales W et C, surmontant en version dorée le guichet d'accueil, permettent d'éviter tout malentendu⁴¹.

Au chapitre des services publics, voici trois façons de téléphoner quand on est dans la rue et qu'on ne possède pas encore son portable: chez le gardien d'un lilong ou d'une cité; au comptoir d'une cabine publique ouverte sur la rue comme une mini-bou-

40. A l'instar d'une réglementation depuis longtemps en vigueur, par exemple à Singapour, il semble que les plantes en pot soient bannies des façades dans les nouveaux ensembles.

41. Sur le thème de la visibilité et de la pudeur, voir dans ce même volume l'article de Liane Mozère.

tique, et tenue par l'une de ces petites retraitées qui, parmi d'autres fonctions peu rémunérées, améliorent ainsi néanmoins leur pension; ou encore en saisissant le combiné fréquemment installé, par certains commerçants, sur un petit pupitre au milieu des étals de marchandises.

Mais revenons au commerce forain. S'il y a un domaine incontournable en Chine, c'est bien celui de la restauration. Cette vieille femme poussant une voiturette à l'entrée d'un parc, où elle propose des œufs « de cent ans »⁴², représente la forme la plus erratique de ce commerce. Mais dans les parties les plus actives de la ville, par des offres plus stables, la rue contribue efficacement à satisfaire la demande des salariés à la mi-journée. Une formule prisée est celle du plat à emporter. C'est de préférence dans des espaces en retrait, ou dans un passage piéton entre deux avenues, que s'installent les traiteurs forains: longues tables garnies de dizaines de mets cuisinés différents, dans de grands saladiers en alu ou en plastique; les clients font la queue, et repartent avec un petit conteneur en polystyrène et deux baguettes. Il y a parfois une ou deux tables rondes pour consommer sur place, sous un parasol.

Ailleurs on fait des nouilles chaudes, ou de la friture, ou ces gros raviolis en forme de bourses, cuits à la vapeur ou revenus à la poêle. Mais il faut des fourneaux et cela convient mieux à un établissement permanent, sans qu'il faille pour autant renoncer au principe du plat à emporter. Cela donne, au centre ville, ce genre de comptoir directement ouvert sur la rue, mais protégé par une vitre percée d'un guichet, derrière laquelle le cuisinier opère en toque blanche, masque blanc, blouse blanche. Au plus profond des quartiers populaires, comme ici dans une ruelle proche du couloir industriel de la rivière Suzhou, l'installation est beaucoup plus rudimentaire. Il n'est plus question que de vieilles tôles, de vieux fûts, de murs lépreux. Toutefois, la patronne et son jeune fils sont, ici aussi, tout en blanc.

Entre cette gargote et les temples de la gastronomie que nous avons déjà rencontrés dans l'hypercentre, il y a tous les niveaux, toutes les formules. On n'est pas dans une situation, souvent rencontrée dans le monde, où le désert règne entre la restauration populaire et des établissements de niveau international. Il y a des salles toutes simples où l'on est bien reçu,

avec des tables rectangles pour un repas rapide, des tables rondes à plateau tournant pour un festin de famille ou de groupe, et une sorte de connivence avec les habitués du quartier, comme le rendez-vous hebdomadaire de la fondue. Il y a des restaurants plus voyants, qui se signalent de loin par un décor extérieur boursoufflé, rouge vif (la couleur du bonheur), avec des auvents de fausse pagode, une entrée marquée par deux colonnes massives, rouges aussi, et par deux gros lions blancs, mais où le service et la qualité sont en effet (ou néanmoins) irréprochables. Il y a, au sous-sol des tours d'affaires, d'immenses cantines mettant en concurrence une série de traiteurs plus attractifs les uns que les autres, disposés en carré (avec leurs fours) autour de très grandes salles. Il y a aussi l'inévitable KFC (Kentucky's Fried Chicken), plus fort ici que Mac'Do, et qui suscite des vocations mimétiques étonnantes, comme on le voit ici avec l'effigie de ce « colonel bienfaiteur » chinois, ressemblant comme un frère au colonel bienfaiteur américain⁴³.

Une agora climatisée

Ce serait probablement une erreur d'achever ce parcours de découverte sur l'espace rue, même élargi aux salles qui s'ouvrent sur lui en émettant des signaux appuyés. Certes, il paraît évident que l'espace rue et ses annexes sublimées que sont les parcs, les places, les esplanades, se sont considérablement libérés depuis l'époque de Mao, et que cette dimension de la vie citadine est l'une de celles qui caractérisent bien la nouvelle époque. S'il n'a jamais disparu aussi radicalement que dans la partie européenne du « bloc de l'Est », le petit commerce explose et se diversifie. La gestuelle des citadins dans l'espace public s'est déliée, le bleu mao faisant place à une palette de couleurs et de formes où l'on décèle une gourmandise primesautière, une sorte de fraîcheur. C'est évidemment en suivant les jeunes que cette impression est la plus forte. On peut alors parler de grâce. Mais, contrairement à ce que l'on ressent profondément en Russie ou en Bulgarie, la coupure entre les anciennes et les nouvelles générations n'est pas dramatiquement visible. Il semble que tous les âges prennent leur part du renouveau, même si les mutations économiques ont fait des ravages, laissant exsangues beaucoup d'anciens travailleurs. Sans oublier la part de la saison estivale sur l'apparence des comportements, on ne peut qu'être frappé par la mul-

42. Oeufs *songhua* ou "de cent ans" : oeufs longtemps conservés (et cuits) dans la chaux.

43. Le fondateur "historique" de KFC fait, du coup, beaucoup mieux que d'afficher son fameux portrait avec barbiche et lavallière : il accueille en pied le client, canne au bras, lunettes sur le nez. Et, comme avec Mickey à Disneyland, il y a des gens pour adorer se faire photographier avec cette statue de pacotille. Le colonel pousse la complaisance (et le sens des affaires) jusqu'à se laisser emporter sous la forme d'une pou-
pée. On peut ainsi le collectionner dans divers costumes.

tiplicité des scènes de petits bonheurs que s'offrent des gens de toutes conditions.

Cependant, même s'ils prennent des couleurs nouvelles, les comportements de « plein air » ne sont sans doute pas les plus significatives des transformations sociétales en cours. Même à Shanghai, beaucoup de permanences sont décelables dans les attitudes. Bien que le présent parcours n'ait pas, en soi, les moyens de comparer avec le passé sur un sujet aussi peu matériel, il est raisonnable de penser, littérature à l'appui, que les scènes bonhommes qui se créent au contact de l'espace privé et de l'espace public, surtout à la tombée d'un jour d'été, ne sont pas toutes nouvelles. Ces tablées dinatoires, ces carrés de jeu, ces brochettes de joyeux retraités, ces chaises et chaises longues partout présentes ont même un air rétro, comme aussi ces promenades dominicales en famille dans les parcs ou sur les lieux les plus emblématiques.

D'un côté, ces façons d'être semblent indifférentes aux changements du cadre de vie. On voit ici comment sont investis, le soir venu, les parvis des tours d'affaire; sur ces plateformes de marbre lisse, aérées, fleuries, la population des lilongs rescapés d'alentour s'égaye, prend le frais et prend position, avec le mobilier qu'il faut.

D'un autre côté, elles sont profondément remises en cause par les bouleversements de l'ordre urbain. Si, comme on l'a vu, certains aspects de la convivialité d'un lilong peuvent se transposer dans les nouvelles cités, le rapport à la rue tend à se modifier radicalement dans ce nouveau cadre. Le confort individuel, l'instauration d'une nouvelle culture de l'espace domestique, mais aussi la dimension des espaces collectifs internes à la cité, la taille de celle-ci et la distance à parcourir pour atteindre son unique sortie, dissuadent de s'approprier une rue qui n'en est plus tout à fait une. Dans l'immense canevas de l'urbanisation nouvelle qui, comme partout, n'est plus à la dimension du piéton ni même à celle du cycliste, l'axe de circulation est d'autant moins une rue, dans la plénitude de cette notion, que le système résidentiel est conçu comme un archipel d'îlots fermés, murés.

Comme toujours lorsque les mutations sont fortes, on navigue au milieu des paradoxes. Tandis que la rue s'est incontestablement libérée, qu'elle est devenue effervescente, elle tend en même temps à disparaître. La contradiction se résout partiellement par le constat d'un dualisme renforcé, celui qui oppose le

centre et la périphérie non seulement dans un rapport hiérarchique, mais surtout dans un partage fonctionnel. Schématiquement on peut dire que, dans la période antérieure à l'ouverture économique, l'habitat populaire était partout et les lumières de la ville nulle part. Aujourd'hui, l'habitat populaire quitte le centre pour faire place aux lumières. Dans ce schéma l'habitant, qui autrefois trouvait l'espace public à sa porte, un espace public certes ordinaire mais complémentaire de son espace domestique étriqué, scrute aujourd'hui l'espace public à l'horizon du skyline des tours lumineuses. Son rapport à l'espace public n'est donc plus le même. Il prend le bus ou son engin motorisé pour rejoindre les rues du centre. Pas forcément celles de l'hypercentre, mais au moins celles du centre du district, du centre d'une ville nouvelle proche, ou d'un carrefour commercial majeur. Il ne s'y rend évidemment plus à chaque pause, à chaque sieste, mais, surtout s'il s'agit de l'hypercentre, après avoir élaboré un projet. En outre, il n'y va plus nécessairement en famille, mais de plus en plus avec un ami, une amie, ou en équipées de copains et copines, comme le montrent bien ces instantanées des rues Huaihai et Fuzhou.

Le paradoxe n'est pourtant pas ainsi complètement résolu. Car la rue du centre ou de l'hypercentre tend bel et bien à disparaître elle aussi, malgré ses mille feux, qui sont en réalité des jeux de piste invitant à pénétrer dans des univers intérieurs, aux profondeurs de plus en plus insondables. On n'est pas encore parvenu au stade où se trouvent une ville comme Singapour et certaines villes nouvelles de Hong Kong⁴¹, mais le modèle est là, où la circulation piétonne, le lèche-vitrine et la consommation des loisirs se font dans le cadre d'immenses centres commerciaux climatisés, paysagés, reliés entre eux et à un métro conçu lui-même comme une ville intérieure. Le modèle est là, mais il n'est encore qu'en pointillés et il n'ira peut-être pas aussi loin, la contrainte climatique (touffeur ou froidure) n'étant pas aussi forte qu'à Singapour ou Montréal, la contrainte sécuritaire pas aussi aiguë qu'à Rio ou São Paulo. Reste la pression et la logique des groupes investisseurs, ainsi que celle des modèles culturels et de consommation. A São Paulo comme à Istanbul, les plaza et autres édens commerciaux sont avant tout des lieux de vie, de mode, de montre.

Reste aussi la conception urbaine. Malgré une parenté d'inspiration, il y a une grande différence à faire entre Shanghai et Hong Kong. Dans les villes nouvelles de l'ancienne colonie britannique, ce système commercial intégré procède du système résidentiel lui-

41. Voir dans ce même volume les articles d'Elizabeth Pacot et de Marie-Hélène Orsay.

même, auquel il est intimement lié au travers du concept de *podium*⁴⁵, c'est-à-dire d'une dalle de commerces et de services servant d'assise à un habitat hyper-vertical et hyper-dense. C'est cette densité ponctuelle qui permet et justifie l'association architecturale des fonctions. A Shanghai, la fonction résidentielle nouvelle manière est mise à part, accompagnée seulement de quelques services de base du type école maternelle et infirmerie, parqués dans un angle de l'enclos des cités. C'est la conséquence logique d'une densité plus modérée, d'une architecture moins aérienne, d'une composition qui garde le contact du sol naturel. Seule une strate de haut niveau — dans les deux sens du terme — cohabite parfois avec les fonctions centrales, avec les affaires et les grands équipements de l'animation commerciale.

Paradoxe dans le paradoxe, à moins qu'il ne s'agisse d'un télescopage de l'histoire, c'est bien peu de temps après que l'initiative populaire en matière de commerce et d'artisanat ait retrouvé tous ses droits que, parallèlement, s'ébranle le rouleau compresseur du commerce intégré, des grandes marques, des chaînes et des établissements franchisés, tour à tour associés dans des projets gigantesques ou quadrillant le tissu urbain discrètement, méthodiquement, avec des modules appropriés au terrain. Très significativement, le capitalisme national ou international s'est introduit, comme un bernard-l'ermite, dans la coquille vide des magasins municipaux, vaste réseau de distribution de l'économie communiste gradué en douze niveaux. Les divers exemples que voilà montrent autant de stades de renouvellement de ces petites, moyennes ou grandes surfaces, souvent agrandies par la même occasion. Au sommet de la hiérarchie, le fameux « Grand Magasin n° 1 », sur *Nanjing lu*, avait déjà vécu le mouvement inverse: construit dans les années 30 face au champ de courses, c'était alors le très capitaliste *Sun Co*.

Une modernité lisse

L'habitant de Shanghai a donc repris sa marche vers une vie de relation l'attirant loin de son espace domestique, et de plus en plus organisée dans des agoras intérieures, dans de vastes complexes *in-door*. Il rejoint en cela les habitants de la plupart des grandes villes du monde développé, mais en sautant les étapes et en suivant la trajectoire d'un modèle asiatique particulièrement attaché à ce type d'urbanité, à la

modernité qu'il véhicule. Ce que l'on peut voir en 1999 n'est évidemment qu'un avant-goût de ce que nous verrons dans une ou deux décennies, notamment à Pudong où ce parti urbain pourra se développer sans entraves non seulement dans la verticalité, mais aussi dans l'horizontalité.

A Puxi, la contrainte d'un parcellaire et d'un bâti préexistants privilégie encore, dans certains secteurs, les classiques insertions en mitoyenneté. C'est le cas de ce *Shanghai Culture Commercial Building* qui déploie, derrière une longue façade de verre en alignement sur la rue, neuf étages de librairie et autres comptoirs de biens culturels. Lorsque l'éradication d'un lilong dégage un îlot entier, un emboîtement d'horizontalité et de verticalité peut se conjuguer dans un même projet, une tour s'échappant de quelques étages bas (mais hauts de plafond) occupant l'ensemble du lot. C'est ici que se déploient ces espaces commerciaux ou culturels profonds et complexes, ces mondes à part. Mais, en raison des ruptures de continuité imposées par le bâti ancien environnant, ces réalisations ne sont pas interconnectées. Elle restent encore, souvent, des morceaux de bravoure ponctuels, comme ce *Tomorrow Square* en construction qui annonce une tour extravagante, filiforme, mais plus épaisse au sommet comme une canne de jonc.

Cette juxtaposition d'apparence hasardeuse est cependant sensée trouver, à terme, une logique prévue par le schéma directeur, qui structure Puxi en huit pôles de développement. On discerne assez bien, déjà, l'unité que confère, par exemple, la reconstruction de la gare centrale, l'aménagement piéton d'une partie de la rue de Nankin, la recomposition de la Place du Peuple. Mais, sauf peut-être en ce dernier cas, les nouvelles constructions ne participent pas d'une maquette d'ensemble comme cela se dessine à Pudong avec l'« avenue du siècle », comme on peut le voir aussi dans la ville nouvelle de Tung Chung (Hong Kong)⁴⁶, ou dans le projet « Pearl River New Town » (Canton)⁴⁷, comme on le verra peut-être aussi à Puxi, à plus petite échelle, autour du « Site de la première conférence du parti communiste chinois » (cf. supra).

Dans chacune de ces maquettes, la rue est absente. Elle est remplacée par de vastes perspectives paysagées, où le flux automobile est soigneusement séparé des circulations piétonnes. Celles-ci se partagent en promenades et en couloirs et passerelles permettant de passer du module de transport aux dalles commer-

45. Pour la notion de *podium*, cf. Elizabeth Pacot, op. cité.

46. Marie-Hélène Orsay, op. cité.

47. Cf. dans ce même volume l'article de Barthélémy Antoine et de David Limayrac.

ciales et aux ascenseurs des tours d'affaires, puis d'une dalle à une autre. Le piéton est roi, mais il va de bulle climatisée en bulle climatisée, ou de parc en parc. Le reste n'est que décor extérieur, y compris lorsque la rue, formellement, paraît conserver son droit de cité lorsqu'il y a un carré patrimonial, réel ou fabriqué, intégré à la composition.

En attendant que les centralités shanghaiennes achèvent de parfaire ce modèle, la modernité sociale et culturelle pose des jalons dans les districts périphériques, comme en témoigne cet immeuble miroir de quinze étages qui n'est autre qu'une maison des jeunes, ou ce *Children's Plaza* de vingt-cinq étages bariolés, ou encore ce club de loisirs majestueux, planté loin dans la banlieue dans un enclos bien gardé. Son menu interne renseigne assez bien sur les plaisirs à la mode : un étage de piscine, un autre de sauna, massage et relaxation, un troisième pour se restaurer, un quatrième pour le thé, un cinquième pour le bowling, et encore deux pour le karaoké. Dans l'enclos, un concentré de golf et une tour de saut à l'élastique... Sauf ces deux derniers équipements et peut-être la piscine, c'est ce que l'on commence à trouver partout dans la ville, et toujours avec un côté mi-club, mi-hôtellerie de masse, où chaque groupe, quelle que soit sa taille, trouve le module qui lui convient. Les étages consacrés à la restauration ou au karaoké, par exemple, sont parcourus de longs couloirs distribuant des dizaines de salles à manger ou salons d'audition de tous calibres et de confort varié.

On terminera ce parcours par un lieu, au centre-même de Shanghai, qui symbolise bien l'ardente aspiration des citoyens de ce pays à une modernité lisse. C'est le très beau et très fourni jet d'eau qui jaillit, face à l'hôtel de ville, de la dalle de la place du Peuple. La dalle est nette, l'eau est fraîche et claire, et cependant pétillante, énergétique, en perpétuel mouvement. L'espace est immense et cependant maîtrisé, démonstratif, à la pointe du progrès. La foule est dense et pourtant à son aise, détendue, chaque groupe, chaque couple trouvant sa niche sur un muret, sur une marche. Les amoureux se tiennent la main, les enfants font des bulles de savon, les adultes les portent sur leurs épaules ou méditent, le sourire aux lèvres. En dépit d'une diversité sociale évidente, tout le monde est

habillé avec une élégante simplicité, chacun est soigné de sa personne et dégage, à sa façon, l'esprit du siècle.

Cette image un peu mièvre, mais tellement rassurante au cœur d'une mégapole livrée aux bouleversements les plus durs, n'est pas fortuite. Elle est en cohérence, dans toutes ses composantes, avec ce qui, en définitive, ressort de ce long parcours aléatoire à travers la ville. Elle exprime — ou du moins peut-on l'interpréter ainsi — ce que nombre de situations et de scènes nous ont montré, où l'on a vu se réaliser un passage rapide, quasi instantané, entre une urbanité percluse de sédimentations et une urbanité épurée jusqu'à l'aridité. Cela se vérifie, dans un parfait parallélisme, aussi bien à l'échelle du foyer domestique qu'à celle de la composition urbaine. A ces deux extrémités, mais aussi aux échelles intermédiaires, au chaos des objets fait place une figure de catalogue. Une visite aux nouveaux paysans ou aux enfants de paysans des campagnes les plus développées du bas Yangzi, par exemple du côté de Hangzhou, nous aurait conforté dans cette idée⁴⁸.

La prospérité économique y est de toute évidence pour quelque chose. Elle est même l'armature de ce changement de comportement, dont Singapour constitue depuis longtemps l'archétype et que l'on retrouve dans toute l'extrême Asie. A propos de l'évolution de Séoul, Alain Delissen parle d'un système de valeurs qui place « les vertus de la modernisation et de l'ascension sociale très haut au-dessus de toutes les autres valeurs⁴⁹ ». Mais, à défaut d'avoir pu scruter sérieusement ces autres valeurs en dehors de quelques inscriptions dans les formes et la gestuelle de la ville, nous nous contenterons de constater l'appétence des Shanghaiens et de leurs gouvernants pour une forme de modernité qui leur permet de retrouver l'espace, le végétal, l'eau, un évident dépassement matériel, et une ambition.

On espère toutefois que cet objet tout neuf et non encore véritablement acquis, une ville moderne, ne se révélera pas mirage, et que l'apparente simplicité des représentations — d'où pourrait procéder l'outrance de certains projets — ne sera pas prématurément rattrapée par une complexité ravageuse.

48. On en lira quelques évocations, à la fin de ce volume, dans notre article sur Moscou et Shanghai, mais aussi, à propos du delta de la Rivière des Perles, dans l'article de Hsieh Hsiao Yang.

49. Alain Delissen, op. cité, p. 228.

La refondation mégapolitaine

une nouvelle phase de l'histoire urbaine ?

■ ■ ■ **Tome I**
L'Eurasie post-communiste

On s'était habitué à considérer que l'utopie urbaine n'avait plus prise, au mieux, que sur des fragments de ville. Depuis que la « mégapolisation » s'était emparée du monde entier, même la planification au jour le jour de la « fabrique » urbaine paraissait être vouée à un épuisant rattrapage. Or, voici que dans la récente inflexion du siècle, les métropoles les plus considérables semblent avoir abordé de nouveaux rivages, où les inversions refondatrices les plus folles paraissent à nouveau jouables. Ces perspectives sont-elles illusoire? Sinon, quelles perversions cachent-elles? Quels dangers? Ou quels bonheurs?

SOMMAIRE

Présentation (Jacques Theys et Marie-José Roussel)	5
Introduction	
Systèmes autoritaires et refondation urbaine (Philippe Haeringer).....	9

I. MOSCOU et la ville russe “La transition et la survie”

Argument (Ph. Haeringer)	19
Moscou en 24 dias (Ph. Haeringer)	21
Moscou en huit questions (Ph. Haeringer)	27
De la démographie d'une capitale impériale à celle d'une métropole « insulaire » (A. Vichnevski)	39
Les difficultés de la vie quotidienne à Moscou (A. Berelowitch et V. Kovalsky)	49
Compétence professionnelle et délabrement matériel. A propos de la restauration des réseaux d'eau de la ville de Rybinsk (J.-F. Chêne)	53
Le bouleversement du compromis social dans l'industrie post-soviétique. La spécificité de Moscou parmi les villes russes (H. Sultan-Taïeb)	57
De l'homogénéité à la diversité. La restructuration sociale à Moscou dans les années 1990 (V. Kolossov et O. Vendina)	65
Les espaces urbains de Moscou entre socialisme « développé » et capitalisme « sauvage » (E. Chpakovskaïa)	77
Un nouvel avatar de l'urbanisme moscovite (T. Ekaterintcheva)	85
Le Moscou de Youri Loujkov. Un nouveau modèle urbain russe? (J. Radvanyi)	91

II. SHANGHAI et le bas Yangzi “Le grand déménagement”

Argument (Ph. Haeringer)	105
Shanghai en 24 dias (Ph. Haeringer)	107
Shanghai, une exploration visuelle (Ph. Haeringer).....	113
Urbanisation et métropolisation en Chine. Le cas de Shanghai (C. Henriot)	147
De la ville chinoise à la cité mondiale.	
Le développement des infrastructures à Shanghai à l’orée du XXI ^e siècle (E. Baye)	161
Des vélos aux autos. Développement urbain et mobilité à Pékin (J.-F. Doulet)	181
Reconquérir le centre-ville de Shanghai.	
Sauvegarde patrimoniale et reconversion d’un parc immobilier centenaire (N. Delande-Liu).....	187
La question des urbanités dans les villes chinoises en période de réformes économiques (L. Mozère) ..	199
Les villages du delta du Yangzi (A. Vallette)	213
Le lac Tai. Un parc naturel en puissance pour Shanghai (Ph. Jonathan)	219

III. HONG KONG et la rivière des Perles “Votre chambre au cinquantième”

Argument (Ph. Haeringer)	227
Hong Kong en 24 dias (Ph. Haeringer)	229
Les enjeux politiques, économiques et sociaux de la question du logement à Hong Kong	
(L. Bessard)	235
La vraie politique de densités de Hong Kong.	
Une déconcentration concentrée (V. Fouchier)	241
Les podiums de Hong Kong.	
L’insularisation des lieux de vie dans les villes nouvelles. (E. Pacot)	253
Un aéroport et une ville nouvelle.	
La transformation progressive de Hong Kong au gré des enjeux globaux et locaux (M-H. Orsay-Lam) ..	263
Le delta de la rivière des Perles. Une mégalopole en construction (T. Sanjuan)	275
Expropriation, élections et migrations dans un village proche de Macao (Hsieh Hsiao Yang).....	281
Les travailleurs migrants dans la presse quotidienne de Shenzhen (E. Florence).....	285
La réponse de Canton à Hong kong.	
La mise en chantier de la <i>Pearl River new town</i> (B. Antoine et D. Limayrac)	293

IV. RAPPROCHEMENTS

Du saisissement de Moscou à la rage de Shanghai.	
Deux fausses sorties de l’ordre urbain communiste (Ph. Haeringer)	303
Refondation et pérennité à Moscou, Shanghai, Hong kong	
Thèmes communs et autres thèmes (Ph. Haeringer)	311